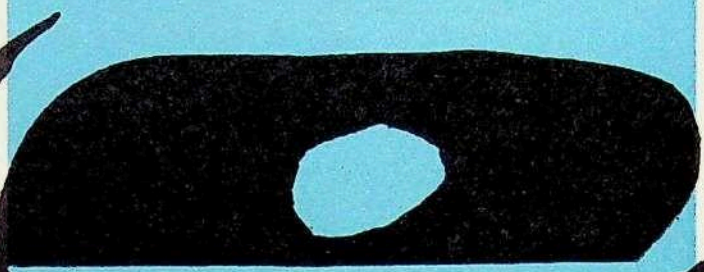


HISTOIRE
DE LA RÉFORME
RACONTÉE
AUX JEUNES



LE PRISONNIER D'INNSBRUCK

par
GABRIEL
MUTZENBERG



LABOR ET FIDES
GENÈVE

DU MÊME AUTEUR :

CHEMINS DE MA JEUNESSE

Editions Le Flambeau 1949

GABRIEL MUTZENBERG

LE PRISONNIER D'INNSBRUCK

ou

La vie ardente et la mort glorieuse du
prédicant grison

BLASIUS ALEXANDER
(1590-1622)

Illustrations de Michel Wolfender

LABOR ET FIDES

Diffusion en France

Librairie Protestante
140, boulevard Saint-Germain - Paris

A ma mère, en souvenir d'un bel été à Sent!

AVANT-PROPOS

L'histoire est souvent injuste. Elle met en évidence certains noms et en laisse d'autres tout aussi importants dans l'ombre. Parmi ces oubliés — me rapportant aux chroniques du temps, à des lettres de la Bibliothèque de Zurich, à des documents des Archives du Tyrol, à Innsbruck, ainsi qu'à une étude dactylographiée du Dr G. Jost déposée à la Bibliothèque cantonale des Grisons — j'ai choisi de raconter l'histoire d'un prédicant grison qui préféra, happé par le tourbillon de la guerre de Trente Ans, y laisser la vie plutôt qu'abandonner sa foi. Je pense qu'il peut nous être en exemple aujourd'hui encore. Car aujourd'hui comme alors, Dieu a besoin d'hommes qui s'engagent dans leurs actes — au risque de se tromper — jusqu'à la mort.

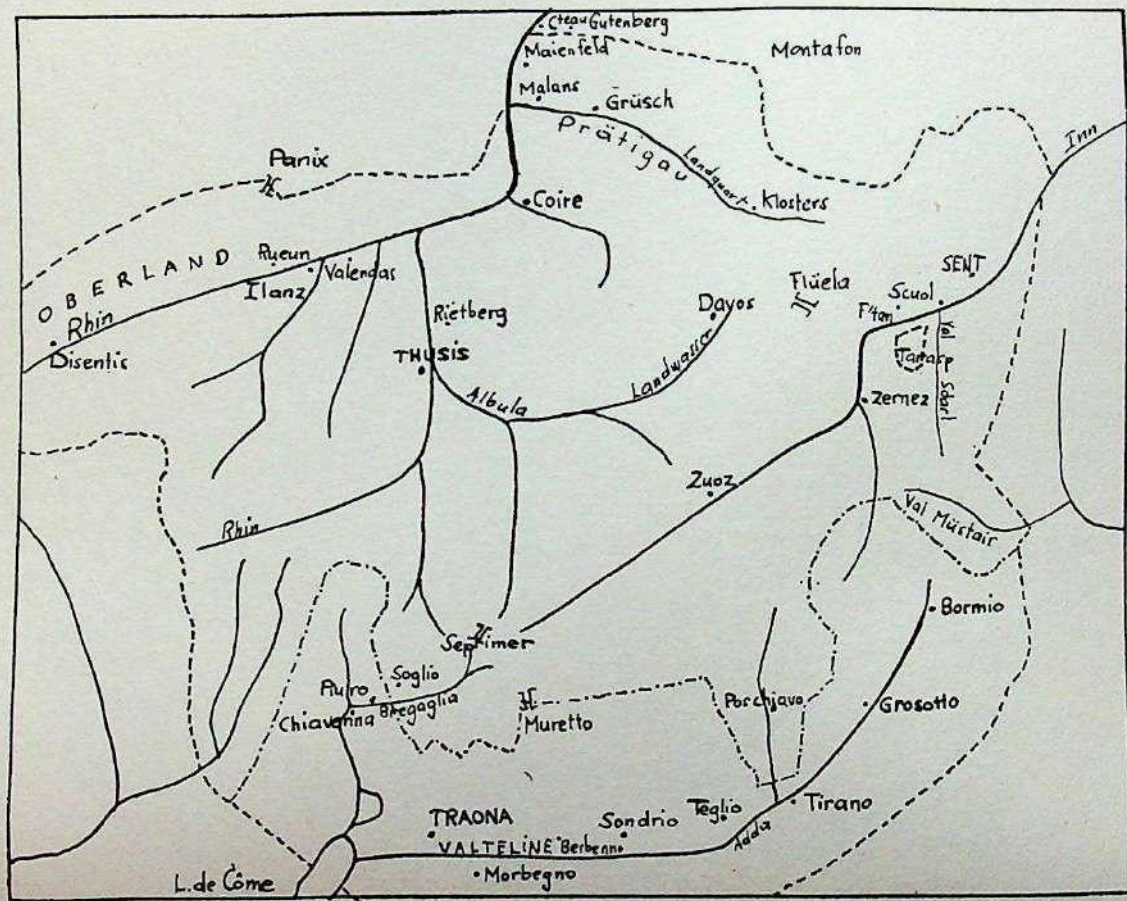
G. M.

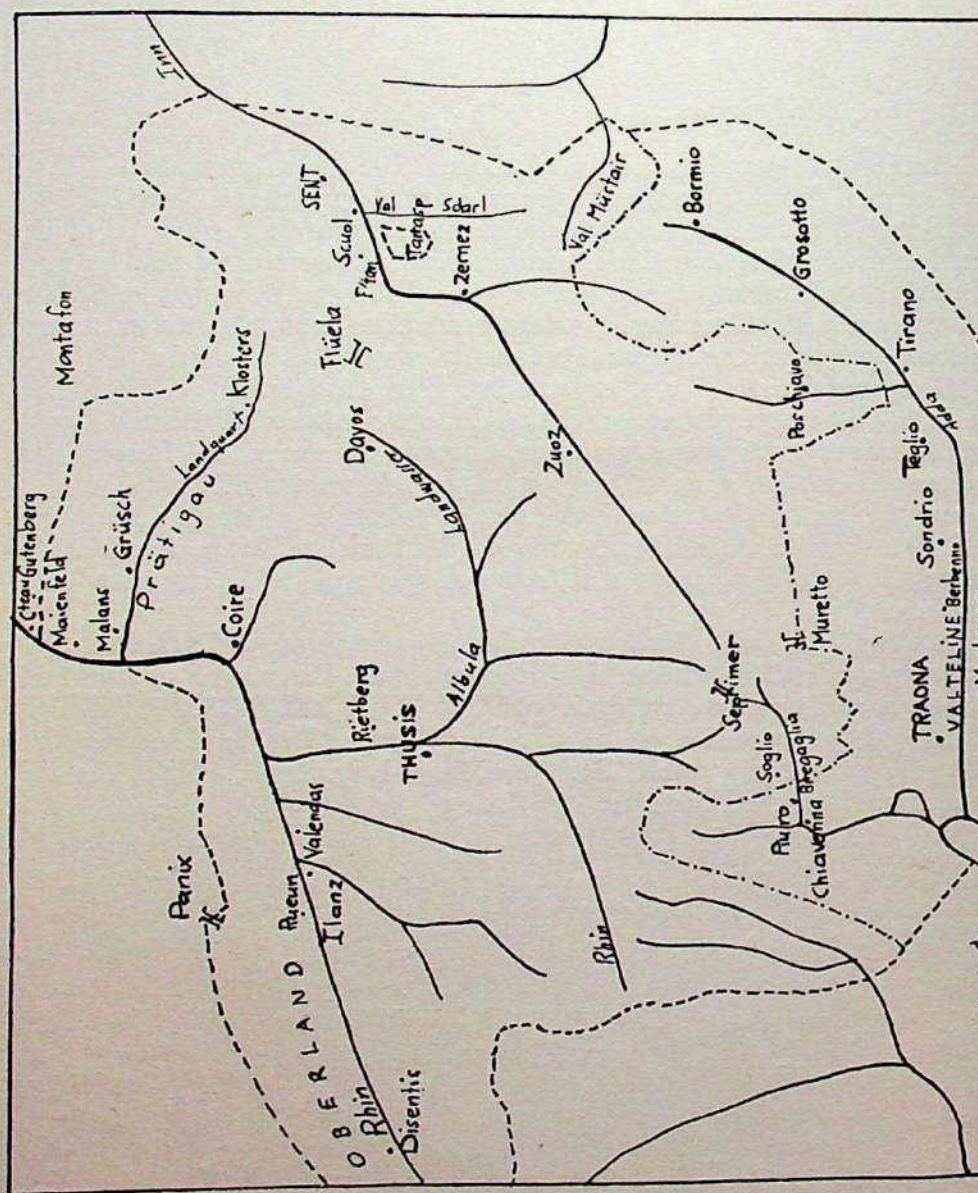
Innsbruck, cour archiducal d'Autriche. Le soir tombe.

Dans la Tour aux Herbes, cette nuit quasiment éternelle, le prédicant Blasius Alexander se répand en prières. Le jour agonise aux barreaux. Silence. On n'entend plus, dans la cour pavée, que le pas étouffé d'un factionnaire qui s'éloigne et se rapproche. L'heure est à l'oraison, au combat contre les souvenirs tumultueux et doux qui vous arrachent des larmes et vous accusent.

Les yeux du prédicant rayonnent. Dieu exauce. Grands ouverts au-delà des angoisses du cachot, de cette obscurité humide qui vous étreint, dans votre sommeil, comme un perpétuel frisson, ils se remplissent de visions, de paysages, de scènes violentes et de silhouettes aimées pour se fixer enfin sur deux visages: Magdalena, la jeune femme de Blasius, réfugiée à Zurich; Sarah, leur toute petite fille, qu'il a pu si peu, dans sa vie ardente, serrer sur son cœur de père.

Là-bas, non loin des fossés qui baignent le pied de la tour, la rivière gronde faiblement, chant éternel de l'Inn que souvent il n'entend plus mais qu'il sait présent, voix bouleversante de sa vallée qui lui apporte, en ce soir de Pâques 1622, le salut de son village éclatant de soleil, Sent en Basse-Engadine... Une fois de plus, il revit toute l'histoire.





LE PASTEUR DE TRAONA

— Regarde, Blasius! Regarde comme elle est gracieuse! Elle tend ses petits bras potelés vers toi. Elle te demande, elle te veut à elle. Elle ne veut pas que partes!... N'est-ce pas: tu ne veux pas qu'il s'en aille, ton papa?

Sarah! L'exquise enfant d'à peine deux mois, dans la pénombre d'une chambre basse de Traona, en Valteline. Elle vient de pousser un vagissement léger, puis semble sourire.

— Magdalena!...

— Tu vois, elle approuve; elle te dit de rester.

— Magdalena! Cesse cette comédie qui me déchire le cœur. Tu sais que je dois partir.

— Une semaine que tu es là! Une semaine pendant laquelle je t'ai à peine vu. Visites, catéchismes, entretiens avec les hésitants, colloques des prédicants de la vallée. Au point que tes collègues de Berbenno et de Sondrio te voient plus que moi! Et maintenant, tu repars!

— Laisse Georges Jenatsch et Gaspard Alexius en paix. Ce n'est pas de gaieté de cœur que je t'abandonne ainsi. La situation est grave. Ici — ne le saurais-tu pas? — on parle d'un soulèvement général du peuple contre nous.

— On le disait déjà quand j'étais toute petite fille. Les gens parlent plus qu'ils n'agissent.

— Tu connais mal ton peuple. La Valteline est passionnée, violente. Son histoire le prouve.

— Passionné, mon peuple? Peut-être. Mais, par-dessus tout, ce qu'il aime, c'est la vie paisible. Le travail de ses champs, de ses vignes, et, de temps en temps, le soir, quelque simple fête où coule le vin de ses coteaux au milieu des chansons et des rires. Reste, Blasius, je t'en prie!

La voix de la jeune femme a tremblé. Son visage pâle, encadré de noir, se résume maintenant dans la sombre incandescence de ses yeux. Elle s'est mise tout entière dans sa supplication. Il lui faut son mari près d'elle. Sinon qui l'aimera, la protégera? Que deviendra Sarah, toujours séparée de son père? Depuis deux ans, le calme des premiers temps de leur amour s'est changé en tourbillon: voyages incessants vers Chiavenna ou l'Engadine; chez le

chef du parti vénitien Hercule de Salis ou au synode de l'Eglise évangélique rhétique; pour inspirer, exhorter, diriger le peuple déchiré de la République des Trois Liges dans ses soulèvements soudains. Quand on part pour de telles tâches, sait-on l'on revient jamais? Sous la robe du prédicant l'épée se cache. Elle jaillit tout à coup, ponctuée de ses éclairs la parole qui s'éteint en flamme.

Magdalena sait tout cela. C'est bien pourquoi elle tremble. Elle connaît Blasius. Elle sait qu'il va dire non à sa prière. Il n'exauce jamais ses prières à elle. Il écoute une autre voix, une voix profonde qui tyrannise en lui. Elle sait que maintenant c'est à cette voix qu'il va devoir obéir. Elle sait qu'il est inutile de supplier. Il y a une minute à peine, quand lui parlait révolte et dangers, justifiant ainsi son départ, elle feignait d'ignorer le caractère violent de son peuple. Elle se plaisait à le peindre en pleine idylle champêtre, insouciant et joyeux. Mais maintenant, dans son âme affolée, c'est comme si de toutes les cours d'auberges les rumeurs sourdes qui montent, le soir, se réunissaient en une immense clameur de haine. Elle a peur. Peur pour elle, peur pour Sarah, peur pour lui surtout qui va se jeter dans la mêlée. Alors, de toute sa ferveur et de tout son amour angoissé d'épouse et de mère, elle se jette aux pieds de l'homme inflexible qui se tient debout devant elle, les regardant ailleurs. Qu'il reste donc! Qu'enfin il cède à ses instances!

Blasius garde le silence. Son cœur vaincu réclame d'En-Haut des forces nouvelles. L'ennemi, solidement installé dans la place, prenant le visage de ce qu'il a de plus cher, refuse de se laisser bousculer. Peut-il, lui le mari qui doit aux siens secours et protection, la repousser quand elle s'accroche à lui? Alors que le danger est bien réel? D'ailleurs, ne revivent-ils pas ensemble, elle fiévreuse de crainte et lui comme drapé d'impassible grandeur, mais unis pourtant dans la même émotion, leur passé trop bref pour leur bonheur tranquille?

Il l'avait épousée, simple fille du pays où il devait tailler sa paroisse, conquérir son troupeau, à peine installé à Traona, dans la Basse-Valtelline. Il n'avait pas craint d'unir son sort à elle, le maître ès arts de l'Université de Bâle, lui l'étudiant de la Sorbonne, à Paris, pour se familiariser avec les armes de l'adversaire, la théologie catholique du moyen âge, la pensée de saint Thomas d'Aquin. Il ne se sentait pas trop savant pour elle. Ni trop important, pasteur d'une église exposée, dans la seule région au sud des Alpes encore ouverte à l'Evangile, et bientôt chef des patriotes. Ils s'étaient aimés comme la Bible le commande, purement et sans arrière-pensée, quand chantent les torrents de la fonte des neiges.

puis quand mûrit et gonfle le raisin sur les flancs de la montagne, au seuil d'un automne de lumière...

Magdalena guette le visage de Blasius. Ne contemple-t-il pas comme elle les jours heureux qu'ils ont vécus ici, quand la guerre, comme une traînée de poudre, n'enflammait pas encore l'Europe? Un soupir soulève sa poitrine. Cette fois, il se laissera fléchir, il restera.

— Magdalena, tu le sais au fond de ton cœur: je voudrais, entre Sarah et toi, me reposer dans l'ombre et la sécurité de cette maison. Epoux, père, pasteur! Délivré de la politique! Car tu sais bien que je t'aime plus qu'au premier jour. Notre petite fleur de fille te le dit, elle qui s'endort, sans souci...

— Oh! Blasius, pourquoi ne prends-tu jamais le temps de me dire ces choses?

— Le pays a posé sur moi le fardeau de son destin, Magdalena.

Le visage de Blasius Alexander, un instant illuminé d'une douceur exquise, a repris sa rigidité passionnée.

— Si les meilleurs de ses fils n'en saisissent pas les rênes, continuera-t-il, la ruine le surprendra. Notre liberté, notre foi seront balayées. Comme par une avalanche, l'hiver, qui ne laisse après elle qu'un monceau de silence. C'est pourquoi il faut agir; le temps presse.

— Mais pourquoi toi? Pourquoi toujours toi et pas les autres?

— Je suis fils de la Basse-Engadine, Magdalena. La Basse-Engadine m'écoute. Peut-être parviendrai-je à les sortir de leur tiédeur?

— Prends garde, Blasius!

— Oh! ils savent bien de quoi il retourne. Assez d'avertissements leur sont parvenus. Ils ne veulent pas entendre, voilà tout. Ils se figurent que tout s'arrangera avec le temps. A moi de les détromper!

— Souviens-toi que l'an dernier le synode dut t'exclure pour six mois.

— On ne peut laisser dormir le peuple, Magdalena. L'heure est trop grave.

— Ah! Blasius! Rien ne t'arrête. Pas même moi. La voix seule de Dieu te possède.

De nouveau l'angoisse, une angoisse désespérée, a envahi sa conscience. Que peut-elle contre son rival, contre le Tout-Puissant qui règle et qui commande? Exaucerait-il sa prière, si elle avait la force d'une foi totale pour se jeter à genoux devant lui et lui arracher son consentement, comme le patriarche Jacob le fit dans sa lutte surhumaine? Une voix craintive, celle de son doute, lui murmure: « Non. Il répondrait non. Lui aussi dit toujours non! » Alors elle s'écrie avec passion, égarée dans son jugement:

— C'est lui que tu aimes, et ton ministère, et ton pays!

Blasius la considère tristement et sans colère, les yeux remplis de cette douceur qui triomphe des résistances et s'empare des âmes, celle de Jésus parlant à Marie de Magdala, gémissant sous la tyrannie de sept démons, celle de Jésus raillé, souffleté, flagellé par les soldats et couronné d'épines, de Jésus mourant sur la croix, et de tous les martyrs:

— Et toi, demande-t-il, ne les aimes-tu pas?

L'instant d'égarement fond dans son âme comme neige sous le soleil. Sous le regard de cet amour qui n'est pas celui d'un temps dont ils ont gardé la nostalgie seulement, mais le don de tout ce qu'on a et de tout ce qu'on est jusqu'à la mort, les ténèbres de l'égoïsme s'effondrent.

— Si. Tu le sais bien. Si Dieu n'était ma force, pourrais-je vivre notre vie? Et t'aurais-je épousé, toi, un prédicant, un homme qui met sa vie sur la balance et s'en va prêcher la vérité? Non, Blasius. Seulement, chaque fois que tu me quittes, il me semble que je ne te reverrai plus. Une embuscade est si vite dressée quand tu as tant d'ennemis!

— Faut-il s'en effrayer? Souviens-toi: le dernier colloque des prédicants à Tirano. Les vauriens de la ville, qui ont déjà plus d'un crime sur la conscience, nous attendaient au pont de Trese. En vain! Avertis, escortés par quelques hommes, nous pris un autre chemin, et il ne nous arriva aucun mal. L'Eternel et ses secours toujours veillent, Magdalena!

— L'Eternel!...

Sur ce mot, elle appuie maintenant toute sa pensée. Ce langage puissant dont la Bible éclaire la volonté et exprime la parole, est-il pour arracher à la femme son mari, à l'enfant son père, à son foyer son protecteur? Qui, sinon le Père de tous les hommes, pour eux livra son Fils bien-aimé afin de rassembler autour de lui, divin époux, l'Eglise qu'il protège et conduit, au travers de tous les siècles, à la vie éternelle de son royaume?... Dans l'indébranlable volonté de celui qui se tient devant elle non plus comme un étranger qu'elle ne comprend pas, ni même avant tout comme son mari, mais simplement comme un homme très lourd de sa vocation que toutes les colères du monde ne bousculeront pas, elle sent la vie d'un autre poser les regards sur elle. L'Eternel repose en lui. De son front illuminé rayonnent visions et prophéties.

Quand elle reprend le dialogue interrompu pendant quelques instants, sa voix ferme témoigne d'un équilibre nouveau.

— Que l'Eternel donc bénisse le sentier qu'il a juré de te faire prendre! Qu'il précède chacun de tes pas, la nuit comme le jour.

et qu'un peu de son Esprit demeure dans cette maison pour elle, ton enfant, et pour moi sa mère, ton épouse. Va, Blasius! Tu as raison de partir et je ne crains rien. Accomplis ton œuvre! Je suis frère de toi.

Elle a chuchoté cette dernière phrase dans une passion contenue, à la fois résumé de son amour et de son sacrifice. Sur le visage de Blasius, une nappe de surnaturelle bonté s'étend soudain.

— Fièvre? Pas autant que moi de ma petite femme chérie. Tu es si courageuse!

— Regarde comme elle est belle, notre petite fille. Elle te sourit dans son rêve.

Blasius Alexander arrête son regard sur le sommeil de l'enfant. Quelle assurance! Quelle paix! Quel contraste avec le monde ravagé par le doute et les affirmations fanatiques de l'erreur!

— Comme un ange! Je pourrais la contempler ma vie durant, assis auprès de toi, en prière.

— Blasius!

Déjà il se lève.

— Je partirai demain à l'aube. Veille à ce que tout soit prêt.

La douceur gris cendre de ses yeux a bleui jusqu'au dur acier qu'exige le combat.

— Que ne puis-je veiller davantage sur toi, soupire-t-elle! Pas à pas!

Elle se voit, silencieuse réplique de son corps tendu par l'effort, à pied ou à cheval, ombre lunaire de sa stature aux contours éclatants.

— Pour modérer mes emportements?

— Prends-moi, Blasius. Partons ensemble quand l'aube poindra sur la vallée dont les rumeurs t'inquiètent.

— Non, Magdalena. Ne me tente pas. Je pourrais me décider soudain, allumer en moi-même un enfer de remords. N'éveille pas en moi le souci que j'ai de te laisser seule ici. Nous ne pouvons donner à nos gens le signal de la peur.

— Ils tremblent déjà dans leurs maisons!...

— Raison de plus pour ne pas les affoler. Restez donc à la garde de Dieu, toi et Sarah. Mais pour l'amour d'elle et de moi, sois vigilante, je t'en conjure!

— Je veillerai sur elle. Je serai avec toi de toute ma pensée, de tout mon cœur.

— Tiens-toi pour moi devant l'Eternel, Magdalena! Que je ne cède point à ma violence devant les traîtres et les lâches; ni n'oublie, dans la passion d'une heure, ses commandements sacrés!

La voix de l'homme a tremblé. Celle de la femme promet, caresse, brise reposante:

— Je le ferai, Blasius. A chaque instant du jour et de la nuit. Mon travail dans cette maison sera prière; mon pas rapide sur le village aussi; et mon dos courbé sur la vigne; et le chant ru-sarcloir au jardin; et la berceuse endormant Sarah; et jusqu'à mon sommeil, à mon attente. Ne pense plus à ces souvenirs de ténement que je vois poindre dans tes yeux!

Une ombre a passé sur le visage du prédicant. Comme un vent s'engrisaille quand souffle le fœhn et fond la neige. Alors les nuages se salit, on dirait qu'ils absorbent toutes les impuretés de la terre: c'est bistre, c'est noir, ça rend triste et l'on étouffe.

— Thusis! ce mauvais rêve de la justice du peuple!...

Son murmure s'engouffre dans le silence. Il n'entend rien. Magdalena qui l'exhorte à la confiance. Il s'est assis dans la pénombre de la chambre au lourd plafond. Son regard fixe sur le mur d'une douleur passionnée. Des fantômes se lèvent...

LES OMBRES DE THUSIS

La nuit est maintenant complète. Dans la prison d'Innsbruck, nulle lueur aux barreaux. Blasius Alexander, fiévreux et fatigué, s'est étendu sur sa couche. Les yeux ouverts, subjugué par son plus sombre passé, il boit de tout son être écrasé par le doute et le repentir les ténèbres qui s'agitent autour de lui.

— Thusis! murmure-t-il, comme il y a presque deux ans, dans sa maison de Traona.

Des scènes tumultueuses s'échauffent dans son esprit. Comme il a lutté, soutenu par de merveilleux frères d'armes, pour abattre l'ennemi! Comme il a cru, un moment, voir l'aube de la victoire s'étendre sur sa patrie! Pauvre République! Trois ligues, quarante-huit juridictions déchirées, entourées de lions! L'Espagne et l'Autriche, faces rugissantes, Venise et la France, pattes plus douces mais perfides, sans cesse rôdent autour d'elles. Déjà elles les dévorent. Déjà, tandis que dans la forteresse il se ronge, voix éteinte et bras sans arme, les Impériaux se sont emparés des cols de la vieille Rhétie, voies de communications vitales entre le duché de Milan, possession espagnole, et l'Autriche des Habsbourg.

Le pays récolte ce que ses fils semèrent. Qui, en effet, parmi les chefs, pensa à lui d'abord? Chacun, aveuglé par l'or ou les honneurs, courait à sa fortune. Les familles influentes, Planta dévoués à l'Espagne, Salis partisans de Venise et de la France, courtoisaient à la fois les princes et le peuple. Les juridictions, bien que farouchement attachées à leur autonomie, allaient jusqu'à vendre aux plus offrants de leurs bourgeois les emplois rémunérateurs de Valteline, et se rangeaient facilement aux raisons des grandes puissances avides de soldats et distribuant pensions, décorations, promesses...

Cette corruption avait appelé le désastre. Les colères du peuple, aussi brusques qu'éphémères, et où lui, Blasius, avait tonné d'une voix puissante, ne s'étaient pas imposées comme la justice et le salut. Les tribunaux d'épuration avaient condamné sans mesure...

Maintenant, à Thusis, sous le toit d'une vaste grange, poutres entrecroisées où rôdent les chauves-souris, Blasius Alexander se revoit, siégeant au milieu des juges.

Tous sont là. Délégués des juridictions, inspecteurs laïcs, prédicants tels que le pasteur-poète Stéphane Gabriel, d'orateur puissant et plume savante, et Georges Jenatsch à l'avance déjà dans sa robe pastorale, avant-garde de toutes les aventures de tous les soulèvements du peuple contre l'Espagnol...

Jacob Joder Casut, d'Ilanz, préside. Il lui semble entendre son nouveau sa parole majestueuse. Mais il ne le distingue pas. A son visage ne sort des groupes mal éclairés. La confusion, le brouillard, la demi-obscurité règnent.

Soudain, un cri déchire tout ce désordre. Le sang de Balthazar Alexander se glace. Il reconnaît, le souffle coupé, la voix de l'archiprêtre de Sondrio implorant miséricorde. L'estrange grimace, arrachant du sol le malheureux. Il en perçoit le rire amer comme si elle se trouvait dans sa cellule. Une lumière éblouissante envahit la grange. Toutes les figures grimacent, partagées entre la haine et la pitié.

La fièvre s'empare du prédicant. Claquant des dents, il est jeté sur son lit.

— Eternel, murmure-t-il, ne me punis pas dans ta colère, ne me châtie pas dans ta fureur ! Voici, tes flèches m'ont atteint, ta main s'est appesantie sur moi...

Toujours cette image de l'archiprêtre sous la torture le hante. Il a beau représenter à ses yeux l'ennemi, la résolution farouche de détruire la Réforme en Valteline, par tous les moyens. Sa conscience alors qu'on soumet à la question son corps miné par les fièvres, couvre de honte et d'effroi.

Longtemps, secoué d'angoisses par les souvenirs qui montent, foule grouillante... il se tient en prière devant son Dieu sauveur, la présence de la croix de Jésus son Seigneur, dès son plus jeune âge dressée en son cœur sur le véritable autel où se revit le sacrifice dans la foi, il sent la paix, le pardon passer comme un vent sur son front brûlant. Alors, dans une clarté d'esprit toute nouvelle, mille images de sa jeunesse ressuscitent. Il se retrouve jeune et vibrant, fort du savoir acquis dans les écoles de Coire, de Zurich, de Bâle, de Paris, ardent à prêcher l'Evangile et à défendre la liberté. Il se voit aller et venir à Traona et dans les environs, à l'exercice de son difficile ministère, entouré de prêtres honnêtes de nobles ombrageux, et du bruit sournois des entreprises de l'Inquisition. Il entend encore les vieilles gens de Morbegno rappeler, un tremblement dans la voix, l'infortuné pasteur François Cellario, saisi par des spadassins alors qu'il rentrait de Chiavenna, et emmené à Milan pour que se répande plus vite dans la ville des papes la bonne odeur de la chair d'hérétique.

Et il aperçoit à nouveau sa propre silhouette, dans la pénombre de la chambre basse de son presbytère, en ce trop fameux mois de juillet 1620...

Il est là, à l'ombre de Magdalena et de son amour. Demain, il la laissera seule avec Sarah dans cette maison qu'il aime comme aucune autre. Demain, il quittera tout cela pour s'en aller encore une fois à l'aventure. Il a fait, dans ce crépuscule qui de plus en plus descend sur la vallée, le bilan douloureux de deux ans de luttes et de souffrances, et sa conviction s'est affermie dans son âme.

— *Gli Spagnolanti*¹, murmure-t-il soudain avec passion.

Il le sait maintenant sans plus douter. Et Georges Jenatsch, son voisin de Berbenno, son bouillant compagnon de combat, le sait tout comme lui. Il le lui a assez dit. L'Espagne s'apprête à céder aux appels pressants des conjurés valtelins, dont le chevalier Jacob Robustelli, que son mariage a rapproché du traître Rodolphe Planta, est l'âme sans scrupules. Bientôt, le peuple se soulèvera, chassera ses maîtres grisons, exterminera les réformés. Les plans en sont faits, le bruit en court...

Des avertissements sont parvenus au tribunal de Davos (qui a pris la succession de celui de Thusis après un triomphe éphémère du parti espagnol), mais il n'a rien voulu entendre. Il a fallu que des lettres compromettantes de Pompée Planta, frère de Rodolphe, tombent entre ses mains, des lettres qui, clairement, font allusion au massacre et précisent même que l'Espagne doit tenir la frontière de ses troupes pour que pas un réformé ne s'échappe, pour qu'enfin il s'alarme. Mais alors que la stupeur le bouleverse et que chacun se met à trembler pour son foyer, l'unique proposition capable de sauver la situation — occuper militairement la Valteline — se voit rejetée sous prétexte de manque d'argent. Le 2 juillet, chacun rentre chez soi sans qu'on ait rien décidé.

— *Gli Spagnolanti!* répète Blasius Alexander, les yeux brillants dans l'ombre de la chambre basse de Traona.

N'est-ce pas à lui, dans un dernier effort, d'user de son influence pour convaincre le peuple d'envoyer des troupes en Valteline avant qu'il ne soit irrémédiablement trop tard? Demain, il passera en Engadine, porté vers cette entreprise désespérée par les prières et la bénédiction de son épouse sans protection. De tout son pénible débat avec le passé, d'où sont remontés en une heure tant de fantômes et de terreur, il ne reste que certitude. Les apparitions effrayantes de Thusis se sont effondrées dans la brume.

¹ Les Espagnolisants, partisans de l'Espagne.

- Blasius! souffle Magdalena.
- Tu étais là?... Pendant tout ce temps, sans même que m'en aperçoive!
- Je veillais sur toi pour que la voix du Seigneur triomfe.
- Elle a triomphé, Magdalena.
- Demeure dans l'amour, Blasius. La haine est un poison.
- Dieu me le donne! Je ne le puis de mon propre fait.
- Il a tremblé. S'il a peur, c'est de lui-même.
- Dieu rend l'impossible possible, Blasius.

* * *

— Magdalena, psalmodie le prisonnier d'Innsbruck, ô femme choisie par le Seigneur!

Une larme a mouillé sa paupière et brouille, au fond de son regard, l'image de l'humble et maîtresse femme que l'Eternel lui a prêtée.

— Magdalena!

Une pensée lui arrache ce nom bien-aimé comme un cri, elle le plaque sur sa couche, muet, écrasé, jusqu'à ce que, par une soumission complète, la présence de l'Esprit saint libère son âme et ses poumons: la reverra-t-il jamais?...

UNE SAINT-BARTHÉLEMY EN VALTELINE

Quand il l'embrasse sur le seuil — il ne le franchira plus — l'aube point à peine sur Traona. Pourtant, il fait assez jour pour qu'il s'aperçoive que Magdalena n'a pas pleuré. Nulle angoisse dans ses yeux. Elle ne s'est pas tourmentée à revenir cent fois sur la décision prise, imaginant son bonheur si les choses pouvaient être différentes. Elle a pris son visage de femme aimée, de mère heureuse. Sa vie, hier encore comblée par sa présence à lui, Blasius, ne sera pas vide demain. Une tâche l'attend, longue veille qui déjà commence et s'appelle fidélité, regards en haut, oubli de soi.

Justement, elle vient d'arracher Sarah à son sommeil. Elle a eu ce courage. Elle veut qu'elle aussi, dans son inconscience exquise, participe aux adieux : sourire endormi, touchant de fragile pureté sur le bras ferme de sa mère.

A peine Blasius, quand il les étreints toutes deux, peut-il sentir contre son cœur le frémissement angoissé de son épouse. Déjà il s'en va, fier d'elle. Déjà sa silhouette décroît sur le sentier, s'estompe sur un fond de verdure, s'efface au milieu des bosquets. Il est parti. Longtemps, Magdalena se tient sur la porte, prière muette — combien vivante !

Tandis que s'éloignant son rythme, peu à peu, se régularise et s'accélère — il faut gagner du temps, la journée sera chaude — que Magdalena rend Sarah à son sommeil puis vaque à ses menus devoirs dans la maison, la Valteline lentement s'éveille. Aujourd'hui comme hier, sur les chemins, le voyageur bavard échangera ses nouvelles avec le paysan sur son champ, la fermière à son jardin, le marchand ou l'homme de loi à ses affaires. Il dira, d'un ton pénétré ou comme en passant, selon son caractère, ce qu'il a entendu et croit savoir, ce qu'il craint mais peut-être secrètement désire. Encore une fois, des avertissements retentiront, voix qu'on écoute en tremblant ou qu'on étouffe.

— Une fête se prépare pour les protestants ! ricanent certains. Quelqu'un chuchote :

— Cette guerre sera courte, et dirigée contre vous seuls. Fuyez !

En ces jours d'orage où mûrissent les blés et croît la vigne, comment croire, à moins d'être aveugle et sourd, que rien ne se prépare derrière les murs secrets des plus fortes maisons de Sondrio,

de Tirano, de Grosotto? Et comment s'attendre au pire quand est si bien chez soi, qu'il fait si bon vivre sur cette terre généreuse et riante? Il y a partout des gens qui sèment la peur et peignent le noir!...

Au fond de certaines cours, sans relâche, on coule des b

* * *

Deux cents maisons, claires, juchées sur un promontoire vallonné que gardent une tour romane et la haute nef de l'église gothique. Serrées, coupées de ruelles et regardant les places où les hommes se rassemblent, le soir, quand on a rentré son foin, gouverné ses bêtes ou moissonné son blé doré. Tel est Sent. Tel est le village qui reçoit son fils en cette mi-juillet 1620, alors que l'ardent soleil d'Engadine pèse sur les toits et semble assoupir les âmes.

Blasius Alexander est rentré voici quelques jours. A Zams, Constantin Planta l'a assuré de son appui. Ses collègues, tout à quelques exceptions près — les bouillants frères Vulpius, à Lienz, et à Ramosch — lui ont paru tièdes. La frontière de Martina, le défilé de l'Inn, les inquiète davantage que la Valteline.

Quant au peuple, fatigué par les travaux des champs, las des toutes les agitations des dernières années, il n'aspire qu'à se laisser glisser dans la douce somnolence de la paix, libre pour un peu de temps des tourments de la politique. Hélas! tout à coup, d'angoisse à l'écoute des vagues rumeurs qui semblent monter du fleuve ou sourdre des rochers, comme s'il entendait au loin le cliquetis d'une troupe en marche, sa peur sans cesse ressuscitée le fait sursauter. La paix n'est pas pour aujourd'hui.

Ce soir, tandis que le prédicant contemple, l'esprit au-dessus des siens — là-bas à Traona, où Magdalena veille — le crépuscule descendre sur la vallée et les créneaux du Pisoc se profiler en noirs contre le ciel olive, de sombres pressentiments l'assaillent. Déjà, l'avant-veille, les sommets rougeoyant à l'est, sur les cols du Tyrol, avaient fait passer sur lui une inquiétude étrange. Son cœur s'était serré, rempli peu à peu par une ombre pourpre qui plus en plus épaisse...

Blasius Alexander se lève. La cloche de l'église s'est mise à branler pour la prière du soir. De chaque maison, des silhouettes surgissent. Une rumeur croissante emplît les rues, sans être dominée, de là-haut, par la voix d'airain.

La journée a été rude. Maintenant, devant Dieu, tout s'ordonne et s'apaise. Le travail prend son sens, les querelles s'effacent.



fantômes fuient, l'harmonie s'installe dans l'homme: une é
prie et communie dans la foi.

La nuit pourra venir, le sommeil profond, même si l'o
devait plus se réveiller...

Le service terminé, la foule s'écoule sur la place, corps
droits, et déjà se disperse dans les ruelles. Les larges portes en
cintre absorbent les ombres qui se détachent, une à une. A
tour, Blasius Alexander franchit le porche. Comme revêtu d
robe neuve aux plis parfaits, toute sa personne respire
dignité nouvelle. Il sort d'un autre pas...

Soudain, les silhouettes se figent sur le pavé, regards ter
Un homme a surgi du fond de la rue, courant, et vient se pla
hors de souffle, presque s'effondrer, aux pieds du prédicant.

Une nervosité frémit le long des files de villageois qui
retournaient chez eux. Ils se sont arrêtés, ils ont fait demi-
ils reviennent maintenant en hâte sur leurs pas et entourent
nouveau venu, un jeune paysan de F'tan connu pour son zèle
patriote.

— Qu'y a-t-il, Simon?

La voix de Blasius a retenti, calme, grave, car une p
immédiatement s'est emparée de son esprit. Mais pour de
prière.

— La Valteline se révolte. La bande à Robustelli, sauvagen
s'est jetée sur les nôtres. Partout, le sang coule. Hommes, fem
enfants, nul n'est épargné.

La stupeur se peint sur les visages. Puis des exclama
jaillissent.

— Partout? tranche Blasius. Et Traona? Sais-tu quelque ch
Allons, parle!

Il a saisi le jeune homme aux épaules et plonge ses yeux d'
dans les siens. La force contenue de sa question fait tren
Simon.

— Ça a commencé dimanche soir à Tirano. Là, on n'a
tué que les hommes. A Teglio, par contre, c'est au temple q
les a surpris, rassemblés comme vous ce soir. Pas un n'en a
réchappé!

— A Teglio?

La solide stature du père de Magdalena erre dans le regar
Blasius. Serait-ce possible? Et elle? Serait-elle allée, senta
danger rôder et s'approcher, se réfugier chez lui en pleine fourm
justement chez lui?

Des jeunes se sont avancés:

— Il faut partir sur-le-champ!

Le mastral demande:

— Qu'avez-vous décidé chez vous, Simon?

— Quelques-uns s'en iront à l'aube.

Plusieurs approuvent:

— Nos frères nous attendent. Secourons-les!

— Il en est peut-être qui se cachent. Il en est qui résistent et comptent sur nous.

— Partons avec ceux de F'tan!

— Oui, partons!

C'est comme un chœur qui monte et s'amplifie, à chaque seconde augmenté d'une voix.

— C'est tout de suite qu'il faut partir. Chaque heure gagnée peut en sauver plusieurs!

Il n'a pas vingt ans, mais les dépasse tous de la tête.

Le mastral regarde Blasius.

— On ne part pas en guerre comme ça, sans provisions, sans munitions, avec son seul courage et sa seule foi.

Les femmes se taisent.

— Que savons-nous de précis d'ailleurs? Qui sait, en Valteline, s'il n'est pas trop tard pour tout!

— Et qui sait si Georges Jenatsch, Gaspard Alexius et d'autres, qui ne se seront pas laissés surprendre comme je les connais, ne comptent pas précisément sur nous?

La réponse de Blasius a jailli comme un coup de mousquet.

— Partir? reprend le mastral. Et nous, nos villages, nos foyers, nos biens? Qui vous dit que la révolte en Valteline n'est pas qu'un prélude? Les troupes autrichiennes vont et viennent à la frontière!

Les voix pleines d'assurance expirent. Le mastral a touché juste. La réalité nouvelle s'enferme dans les âmes et brûle comme une plaie. On voudrait agir, et deux devoirs au fond du cœur se déchirent l'un l'autre. Le bel ordre fondé par la prière a éclaté. La communauté n'est qu'un troupeau sans berger sur la place. Le prédicant, cette fois, est resté coi. Il réfléchit. Une pensée et deux noms le hantent: Magdalena, Sarah. Sans parler des paroissiens, des collègues de Valteline dont les visages aimés passent, douloureux, devant ses yeux et dans son cœur.

Pourtant, la force encore une fois lui sera donnée. S'oubliant lui-même et délaissant le passé, il élèvera sa voix prophétique au milieu des siens:

— Oh! mes amis, mes frères, vous brûlez de courir aux malheureux qui vous appellent mais, en même temps, vos femmes et vos enfants réclament de vous présence et protection. Vous vous dites: Si nous avions su, si nous avions pris les armes, et cette

pensée vous accable. Comme je vous comprends! N'a grand-peine à quitter les miens, il y a une semaine: bien-aimée et, dans ses bras, le regard innocent d'une fille? Que sont-elles devenues aujourd'hui? N'aurais connaissant le danger, demeurer auprès d'elles ou les p moi? Au lieu de me dépenser ici dans une mission qui le temps de porter ses fruits!...

Le silence maintenant plane sur l'assemblée comm priait. Les fronts se sont penchés, les regards baissés, ch mine.

— Croyez-moi, l'heure n'est pas aux regrets, ni sions, qui si vite deviennent disputes. L'heure est à D pardonne, relève, inspire.

* * *

Il est parti à l'aube, puis une nuit encore s'est écoulée tère de Saint-Moritz, Israël Jenatsch, vieux lutteur de dans la vallée, fait face à la fougue retrouvée de Blasius

— Tu le sais aussi bien que Georges. Je n'ai jama votre manière d'agir.

Le regard du pasteur entièrement voué à la conqué suit la silhouette du jeune prédicant qui va et vient da de la fenêtre.

— L'ennemi ravage l'Eglise de Dieu: peut-on se bras?

— Joindre les mains est plus efficace que tirer l'ép Blasius Alexander s'arrête. Les yeux des deux hom content.

— Quand un brigand vous frappe et vous dépo tendre l'autre joue? Que sont devenus Magdalena, Geo au-delà des montagnes de glace, là-bas, dans la poussie de sang de la Valteline?

Une ombre douloureuse envahit le visage du viell s'assied, accablé. Ils communient dans la même souffr

— Le Seigneur ôte, Blasius; le Seigneur donne: po m'a-t-il repris mon fils?

Un instant, on entend dans la pièce leur respiratio Israël Jenatsch a posé son front dans ses mains et de temps immobile, accoudé à la table.

— S'il doit en être ainsi, murmure-t-il, je le re

— Et moi, je m'emploierai à rendre à nos Trois Liges et à la liberté de la foi la belle vallée que nous aurons perdue.

— Bien parlé, Blasius!

Une voix claire a coupé la pénombre de la chambre:

*Toutes les nations m'environnaient :
Au nom de l'Eternel je les taille en pièces.
Elles m'environnaient, m'enveloppaient :
Au nom de l'Eternel je les taille en pièces.
Elles m'environnaient comme des abeilles :
Elles s'éteignent comme un feu d'épines ;
Au nom de l'Eternel je les taille en pièces.*

— Georges!

La forte silhouette de Georges Jenatsch se dessine dans l'embrasure de la porte.

— Mon fils!

— Père! Blasius!

— Mieux vaut chercher refuge en Dieu que de se fier à l'homme, mon fils. Tu as oublié de le dire dans ta citation des psaumes.

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Blasius scrute le visage de Georges.

— Anna? questionne-t-il, Magdalena?

Sa voix s'étrangle; il tremble et n'ose croire.

— Vivantes!...

Blasius serre à les broyer les épaules de son frère d'armes.

— Nous avons rencontré Magdalena à Maloggia. Elle était remontée le Bregaglia avec d'autres fugitifs. Les réformés de Traona ont dû choisir entre l'abjuration et l'exil: ils ont eu le courage de s'en aller, presque sans rien... Quant à nous, Alexius, Charles de Salis, Tscharnier, une soixantaine, nous nous sommes échappés les armes à la main...

* * *

Dans son cachot d'Innsbruck, Blasius Alexander revit la rencontre merveilleuse avec Magdalena... le retour à Sent... la triste expédition, à la tête de ses Engadinois, dans le val Müstair qu'envahit l'Autriche, grâce aux traîtres Rodolphe et Pompée Planta. puis des troupes encore défilent dans sa mémoire, des bannières flottent, l'azur de l'Engadine se mêle au bleu des couleurs de Zurich, fait ressortir royalement, dans le soleil des départs, le majestueux et redoutable ours de Rome.

Hélas! l'aide des deux mille cent Bernois du chevalier Nicolas de Mulinen, excellent capitaine, et des mille Zurichois du colonel J. J. Steiner, par le jeu cruel de l'imprévoyance — manque d'artillerie et de munitions — et du temps perdu en route, échoue lamentablement, après beaucoup d'espairs, devant Tirano. Des centaines Bernois, dont Mulinen et presque tous les officiers, restent sur le champ de bataille dans le sang et la poussière, face aux étoiles... On bat en retraite vers Bormio et l'Engadine, on abandonne armes et bagages pour aller plus vite, harcelés par les paysans armés. Et c'est alors qu'un terrible message parvient: quinze cents hommes des cantons catholiques, appelés par la Ligue grise, se tourne de plus en plus vers l'Espagne, ont franchi l'Ober-Rodan le 10 septembre 1620 et se sont répandus dans la vallée du Rhodan. Dès lors, les Grisons réformés ont tout à craindre. A Ilanz, les franchises de la ville ont été saisies, les livres du prédicant Stéphane Gabriel brûlés, un gibet peint sur la porte de sa demeure, heureusement déserte. L'armée en fuite se volatilise. Chacun songe à son foyer.

L'heure du triomphe du parti espagnol sonne à nouveau. On cherche de sécurité pour les ministres de l'Evangile! Blasius Alexander et sa famille gagnent Zurich. Georges Jenatsch les accompagne. L'ombre descend sur la vieille Rhétie, comme un voile...

LE NID DES « GRANDS CŒURS »

Route étroite. Le soleil, l'hiver, ne la réchauffe presque jamais. Déserte en ce matin de février 1621, elle se glisse entre roc et flots, le long des parois verticales du défilé, menacée d'en haut par les éboulements, d'en bas par les sautes d'humeur de la Landquart. Ici, nul appel du printemps, nul sourire. L'ombre bleutée, froide sous le gel, s'épaissit d'un léger brouillard.

Soudain, au trot de leurs chevaux que le grondement de la rivière jusqu'à présent étouffait, deux silhouettes paraissent au détour du sentier, coupant d'un côté les clartés mouvantes de l'écume, de l'autre les fleurs délicates et figées du givre suspendu aux branches des hêtres. Bientôt, les visages se dessinent, énergiques, basanés, le premier plus large, au nez puissant et à la bouche charnue, regard dominateur sous des sourcils fortement arqués, le second plus anguleux, plus ascétique et rayonnant de pure flamme. Deux hommes chevauchent vers Grüşch qui dresse fièrement, massé contre la pente et le rocher, face à la plaine marécageuse où paresse la Landquart, les hauts pignons de ses nobles familles: Ott, Hartmannis, Salis...

Malans est derrière eux, sourire au milieu des vignes. Malans, ce jardin, et cet autre jardin, mais de l'esprit, qu'est pour eux la ville des bords de la Limmat, accueillante à leur exil, à leurs familles, à la détresse aussi des réfugiés et des orphelins de Valtelline. Ils y ont coulé quelques jours de repos, chez le pasteur Lavater, heureusement sourd aux condamnations que prononcent sur eux certains de leurs collègues grisons. Ils y ont trouvé sécurité, fraternité, argent auprès du résident de Venise, cette alliée toujours fidèle. Ils ont pu y préparer un plan de libération de leurs chères vallées, et on les a rencontrés, à fin décembre, en Basse-Engadine, pour soulever le peuple. En vain!...

Aujourd'hui, à leur actif mille aventures communes déjà, c'est du même pas qu'ils mènent leurs chevaux vers de nouvelles entreprises. Grüşch en constitue, résidence de la famille d'Hercule de Salis et « nid des Vénitiens », la première étape.

Le village paraît. Bientôt, ils arrivent au pont du Ganey.

— Par tous les saints du Paradis! est-ce là Blasius Alexander ou bien son ombre?

Un homme s'est jeté sur la route.

— Charles! papiste enragé!

— Et toi, prêdicant, quel mauvais coup t'amène? Cherches-tu des âmes ou des soldats?

Georges Jenatsch dévisage le nouveau venu.

— Charles de Hohenbalken, du val Müstair, Georges. Poë et Rodolphe Planta n'ont pas de pire ennemi.

— Ah! Blasius... Tu arrives toujours à point. Comme à S. Maria, à la tête de tes Engadinois! Ta voix conduisait le courage, ton attitude les courages. Si nous avions été le double, je ne serais pas le vagabond que je suis, sans autre bien que sa haine. J'ai encore un toit, des champs où les moissons, sous la neige, se montrent; la paix à mon foyer. Mais l'heure va sonner: c'est comme si déjà je l'entendais...

— L'heure?

— L'heure de la vengeance, maître Jenatsch. N'avez-vous rien à venger vous-même? N'avez-vous pas dû fuir vos paroisses, vos églises, vos fidèles assassinés? Dans ma vallée, la fumée monte encore des villages crie au ciel. A mes yeux, il se sent qu'elle montera pour l'éternité.

Un silence lourd de pensée unit les trois hommes.

— Peut-être, murmure Blasius, peut-être l'heure est-elle si proche, comme tu dis...

Quelques instants plus tard, les prêdicants-soldats se présentent chez le baron Rodolphe de Salis.

Le visage du maître de la maison, fils aîné de cet Hercule Salis mort en ambassade à Venise, en apprenant la nouvelle défaite de Tirano, respire la droiture et l'énergie. Sa belle volonté et son front large incarnent à la fois l'audace du capitaine et la prudence du gentilhomme.

— Les conjurés du parti de l'Espagne, conclut-il, après un instant d'entretien, deviennent de plus en plus hardis.

— Nous en avons fait la cuisante expérience. L'autre jour, le Rhin à peine franchi, nous étions arrêtés, jetés en prison par les hommes du bailli de Maienfeld. N'avait été la vigoureuse intervention du colonel Steiner!...

Georges et Blasius se revoient entourés de soldats, de soldats hostiles...

— La Ligue grise fait la loi. A Milan, elle négocie un traité sans nous. A quelles conditions?...

— Sans doute au prix du val Müstair, de la Basse-Engadine, du Prätigau!

La voix ironique de Georges résonne douloureusement d'un

salle. On dirait que l'esprit du lieu témoigne de l'aversion profonde de la vallée envers toute idée d'obéissance à l'Autriche.

— Jamais, gronde Blasius, jamais nous n'accepterons d'être traités en sujets. Jamais nous ne renierons la foi qui nous sauve! Plutôt mille fois l'exil!

— Nous en connaissons l'amertume. Si nous voulons l'éviter, il faut attaquer avant qu'on nous attaque.

— Comment, s'emporte Blasius, quand personne ne nous écoute? Qu'avons-nous rencontré en Basse-Engadine, le mois dernier, sinon l'indifférence, l'hostilité? Ah Georges, mon fidèle compagnon! Le cœur m'en éclate! Voici quelques mois, nous nous enfuyions pour la première fois. Le bailli de Sargans nous guettait. Magdalena, son frère trésor sur son cœur, nous accompagnait, miracle vivant, échappée au massacre. Nous arrivions à Zurich. On nous recevait comme des frères. Mais que devons-nous y trouver? Des lettres du pays, des lettres d'accusation, comme si nous avions été les ennemis du pur Evangile et de la République!

L'indignation de Blasius retombe. Il se tait un instant, songeur. Une ardeur douloureuse monte dans ses yeux.

— L'injustice nous a atteint, Georges. Elle nous dévore. Chaque jour, nous en éprouvons la flamme. Peut-être la méritons-nous? Tant de passions ont été soulevées au tribunal de Thusis! Tant de violences peut-être inutiles! L'archiprêtre, mort sous la torture!...

— Ne me parle plus de ce prêtre maudit! Voici trente ans qu'il préparait le massacre des nôtres. Laisse tes doutes! Comme tu as posé ta robe de prédicant! Aujourd'hui, il n'y a plus d'autorité dans le pays. Chacun fait ce que bon lui semble. La parole est à l'épée!

— Notre Seigneur a dit...

— Notre Seigneur est le Dieu des armées. Il nous envoie, tel Jérémie: *Regarde, je t'établis sur les nations pour que tu arraches et que tu abattes, pour que tu ruines et que tu détruises... Je te dresses en ce jour comme une ville forte, comme une colonne de fer et comme une muraille d'airain, contre les rois, contre les chefs, contre les sacrificateurs, et contre le peuple du pays...*

— Mais nos familles, Georges? Pouvons-nous toujours en être séparés? L'autre semaine, j'écrivais au vénérable doyen de l'Eglise de Zurich pour lui confier Magdalena. Une immense gratitude montait en moi à la vision de cet homme ouvert à toute détresse, à tout besoin. Et pourtant, mon cœur saignait!

Longuement, dans le silence des âmes, le cri des affections les plus profondes retentit. Chacun, penché sur ses souvenirs, évoque de chères images. Rodolphe de Salis imagine son père mourant à

Venise, dans l'affirmation de sa foi et de son amitié pour la nissime République. Il se représente son corps, embaumé au du gouvernement vénitien, dans la splendeur d'une des des bords de la lagune... Georges Jenatsch revoit Davos, la nante Anna Buol qui y devint sa femme, mère aujourd'hui petit être qu'il eut à peine le temps de voir; puis sa vision e le riant Domleschg, les sentiers qui montent de bosquet en bo dans l'herbe haute de juin, vers la pénombre de son c d'étude, à Scharans: là, derrière les murs de son presbytère vent une silhouette à cheveux noirs entre ses livres et lui se g l'entraînant à travers les prairies en fleurs, le rêve au fron les épaisses murailles du donjon de Rietberg... Jours d'ora passion, de désespoirs, quand, jeune prédicant, il osait le yeux sur Catherine Planta, fille de Pompée!

Dans la salle richement lambrissée, Rodolphe de Salis s Un soupir gonfle sa poitrine. Que fait-il pour le pays, lui, e paraison des deux hommes qui lui font face? De la pièce v le babil de son fils et la voix suave de sa femme, Anne de mannis, surgit soudain comme une bouffée de joie. Il son 24 juin 1611, jour de son mariage. Grüşch lui apparaît, rego du plus beau monde de la République. Un grand seigneur rait la fête: le duc Jean-Casimir de Saxe-Cobourg, accouru d des Allemagnes. Toute la noblesse des Trois Liges était là et ennemis futurs, gens influents du Prätigau. Depuis long on n'avait rien vu de pareil!...

Lui, malgré les menaces, vit au milieu des siens. M deux-là, arrachés à leurs familles comme à leur état de préd

Une invincible émotion le saisit.

— Vous avez consenti à de grands sacrifices, comme

— Que notre terre et nos consciences soient libres, v que nous voulons!

Rodolphe de Salis, sans mot dire, considère tour à tour l inséparables... Habits râpés mais fronts d'airain!

— Que comptez-vous faire?

— Travailler à leur libération. Ecarter ceux qui s'y op et avant tout leur chef.

— Leur chef?

— Il faut frapper la tête.

Le baron tressaille.

— Il faut agir avec prudence.

Le regard de Georges Jenatsch, encore enflammé de mystérieuses, fixe durement le visage de Rodolphe de Salis. appuie, implacable:

— Pompée Planta est rentré dans son château. Il se croit en sécurité. Les troupes des Cinq Cantons le protègent.

— Il est revenu en grand seigneur, renchérit Blasius. Il a juré de nous abattre.

— Il vit tranquille, lui qui nous a vendus !

Rodolphe de Salis garde le silence. Approuver la mort du plus mortel ennemi de sa famille et de son parti, volontiers son cœur secret s'y prête. Pompée Planta est un traître. Les tribunaux de Thusis et de Davos l'ont jugé tel et condamné. Depuis bientôt trois ans, on le dit et le redit sur tous les tons dans les vallées. Mais le baron Rodolphe de Salis porte un grand nom. La netteté de son blason exige des ménagements. Devant un coup de main compromettant, fruit d'imaginaires passionnées, sa prudence de diplomate recule.

— Nous ne pouvons nous laisser dominer par nos haines personnelles.

Un autre, ici, recèle au fond de son âme une dose mortelle de souvenirs contre Pompée Planta. Un autre qui n'a pas encore le souci de plaire aux grands. Celui-là ne redoute rien. Le qu'en dira-t-on l'occupe peu. Il a reconnu que la suppression d'un homme profiterait à sa patrie et à lui-même, et il se réjouit de la bonne fortune qui lui permet de travailler à la fois à sa satisfaction propre et à l'avantage de la République.

Ni le gentilhomme toutefois, ni le prédicant à l'impérieuse vocation de capitaine ne prononcent en ce moment la parole décisive. Leur compagnon, sans rancune cachée comme Jenatsch ou de famille comme le baron, mais poussé par la seule nécessité qu'il reconnaisse — la foi et le pays — jette maintenant une petite phrase qu'on répète si souvent dans la vieille Rhétie que personne ne devrait y prendre garde :

— Il faut agir avant qu'il soit trop tard.

Blasius Alexander a parlé. Depuis les sombres jours de Thusis, il sait mieux à chaque semaine qui passe que le temps est court. Quelqu'un le poursuit et le fait marcher, se dépêcher, courir...

Une clarté de plus en plus vive se plaque à la vitre épaissie de glace. Rodolphe de Salis ouvre la fenêtre et respire une large bouffée d'air froid. A travers la baie, là-haut, la ruine grandiose du château fort de Solavers leur apparaît tout illuminée de soleil. Bientôt, le fond du val à son tour s'étirera sous cette caresse de lumière et de chaleur.

— Ce sont nos actes qui secoueront le pays, continue Blasius. Demain, le peuple se réveillera, comprendra, se soulèvera.



DU SANG SUR LES MAINS

Ils sont dix-neuf. Tous gens résolus: Blasius Alexander, Georges Jenatsch, Charles de Hohenbalken, Gallus Rieder — le fameux porte-drapeau de Splügen — et de solides gaillards de Grüşch, de Schiers, de Schuders aux pentes ensoleillées, loin dans la montagne.

Le soir du 21 février 1621, le galop de leurs chevaux se répercute entre les parois du défilé de la Landquart, se perd ensuite dans le large Rheintal, trompe la vigilance, dans le voisinage d'Ems, des troupes des Cinq Cantons catholiques, suit enfin la rive droite du Rhin postérieur, arrêté d'un côté par d'effrayantes parois, bondissant de l'autre au-dessus des eaux bouillonnantes du fleuve.

Au trot, au galop, au pas, au galop de nouveau, au pas, ils chevauchent sans trêve, les sens en éveil, l'arme aux aguets, la volonté tendue vers la téméraire entreprise. On n'entend, de temps à autre, que le martèlement des sabots sur le sol pierreux. Les voix se taisent ou s'assourdissent. Les coursiers, dociles, suivent le rythme que leur impriment les hommes. La route étroite, la nuit noire, le précipice profond où gronde le Rhin, à leur droite, tout semble murmurer: « Pas trop vite! Pas trop vite! Prudence!... » Mais les esprits volent au but, justiciers implacables, cognent déjà aux portes de Rietberg et les enfoncent, cherchant leur proie...

Bientôt, le val s'élargit. Les dix-neuf « Grands Cœurs » passent Rothenbrunnen, Paspels et ses châteaux, puis s'élancent dans la plaine où ils s'arrêtent, en vue de Rodels, à la voix sonore de Jenatsch. Là-haut, le donjon dresse sa masse sombre, comme en attente, dans la grise obscurité des approches de l'aube.

— Vous êtes bien décidés?

— Si nous le sommes? Il a ouvert les portes du pays.

— Il a préparé le massacre des nôtres.

— Il a fait flamber nos granges et nos villages.

— Vous ne craignez pas les conséquences, insiste Jenatsch. Cet acte nous liera pour jamais.

— Qu'importent les conséquences, quand tous réclament justice!

— Nous ne craignons que le Seigneur et c'est lui-même, aujourd'hui, qui lève notre bras. Le traître a tiré l'épée pour abattre nos églises, disperser nos paroissiens, nous jeter sur les routes avec

la cohorte des réfugiés. Il nous a obligés, nous prédicants l'épée est la Parole de Dieu, à nous saisir d'une autre épée p. châtier. Qu'il meure donc!

Ainsi a parlé Blasius. Et tous ont répété:

— Qu'il meure!

Rietberg déjà s'éveille. Dans l'écurie, un valet s'affaire d'un superbe cheval. Pompée Planta, de bonne heure, rendre à Ilanz.

Dans sa chambre, le bruit du jour peu à peu pénètre. On un corps qui se retourne. Lentement, son esprit se dégage de la nuit.

Hier déjà, l'arrogant seigneur ne se sentait pas sûr. Ce son inquiétude le retrouve. Des bruits lui sont parvenus... le « nid des Vénitiens », regorgerait de monde. Blasius Al et Georges Jenatsch, ses ennemis jurés, y seraient arrivés. ment, on prépare quelque chose contre lui. Il faut qu'il se sur ses gardes. Demain, pas plus tard que demain, la garn cent hommes promise par le colonel uranais de Berolding s'installer à Rodels.

Cette pensée le réveille tout à fait. Il ouvre les yeux. Un leur adhère à la vitre.

Soudain, il se dresse sur son séant. Des voix retentissent cour. Une brève discussion, un cri, une chute. Il se lève. Dans lier, des pas nombreux martèlent les marches. Affolé, il verrou, court à son épée, songe à s'habiller... Trop tard. Déjà gémit sous les coups des assaillants. La hache entre en dan

Pompée Planta, glacé d'effroi, reconnaît la voix de Un instant, il demeure immobile, comme paralysé. Son s'arrête contre un mur. Il n'y a pas d'issue. Il ne peut qu de chambre en chambre, de réduit en réduit, dans la tour de quelques minutes l'instant de la fin qui sonne, auj inexorable. Ajouter des portes qui toutes tomberont adversaires et lui.

Un craquement sinistre, accompagné d'une clameur toire, le jette en chemise hors de la pièce. A peine ven battant suivant est attaqué à coups énormes. Georges les yeux flamboyants, encourage ses compagnons du gest voix. Gallus Rieder, Charles de Hohenbalken, Ludwig frappent en chœur. Blasius Alexander, l'épée au poin porte céder, se précipite, mais déjà butte contre une a

La dernière enfin vole en éclats. Pompée Planta, l

la force, de ses mains tremblantes, de brandir son épée pour défendre son honneur et sa vie. Il se jette à genoux, criant et suppliant :

— Qu'ai-je fait pour qu'on m'assaille ainsi chez moi, comme un sans foi ni loi ? Qu'ai-je fait ? dites-le moi, qu'ai-je fait ?

— Tu as trahi. Tu as plongé le pays dans la détresse, le malheur, le sang. Voilà ta récompense !

Gallus Rieder le renverse d'un coup de hache. Jenatsch, Kessler, Blasius se jettent sur lui. Une page se tourne pour les Trois Liges.

Mais déjà l'alarme a été donnée par un valet. Des paysans s'approchent du château. Dans les villages, le tocsin sonne. La nouvelle se répand comme brûle une traînée de poudre. Des messagers galopent...

Les dix-neuf conjurés prennent tranquillement le chemin du retour. Ils savent que parmi les habitants du Domleschg nul n'osera les attaquer. Plus d'un, derrière les murs de sa ferme, poussera un soupir de soulagement. Quant aux autres, une stupeur mêlée d'effroi les tiendra chez eux. Ils peuvent donc rentrer sans crainte. Tête haute. Sûrs d'avoir fait justice et confiants jusqu'à la témérité. A Ems, tandis que battent les cloches, ils s'avancent au pas et traversent sans encombre les postes de garde des Confédérés. Grusch leur fait un accueil triomphal...

Dans l'esprit de Blasius, les images défilent maintenant comme des éclairs...

Georges et lui, chefs d'une véritable révolution, font abattre en Basse-Engadine les têtes du parti de l'Espagne. Le peuple se soulève. Cinq cents hommes marchent sur Zuoz. Bientôt, ils sont huit cents, passent l'Albula, descendent vers le Domleschg où les compagnies des juridictions de Disentis, du Lugnez, de Waltensbourg surveillent les environs de Thusis. Après un engagement non loin du bourg, victorieux, ils continuent leur marche vers Reichenau, vers Valendas, où les Confédérés s'accrochent une nuit, puis vers Ilanz et Disentis, pour rejeter enfin toute l'armée, dont la fuite se précipite, au-delà de l'Oberalp.

Les « Grands Cœurs » ont vaincu. La République respire. Libre. Mais la riche Valteline n'a pas été reconquise.

Que faire ? se battre ou négocier ? On choisit de négocier. Une députation part pour Innsbruck. Déjà, à Madrid, le maréchal de Bassompierre s'est entremis au nom de la France : un traité a été rédigé. La majorité des juridictions de la République l'accepte. Il est acceptable. Avantageux même. Il rétablirait en Valteline l'état d'avant 1617.

Hélas! les Confédérés catholiques, qui devraient le garantir, s'y refusent. A Lucerne, le résident de France, les envoyés de M^{ajesté} et du pape, qui ne veulent pas de réformés au Sud des Alpes, obstinément s'y opposent. Les négociations d'Innsbruck traînent. L'Autriche, contre les Trois Liges, accumule reproches sur reproches. Elle remonte au moyen âge, conteste au Prätigau et à la Basse-Engadine le droit d'avoir adopté la Réforme, relève menus incidents, disputes de paysans sur la frontière, en provoquant même...

Dans les vallées, la lassitude l'emporte. Certains parlent de reprendre les armes. Les « Grands Cœurs » sont les plus zélés. Ils ont trop bien réussi la première manche...

Blasius se souvient. La gloire de ces quelques semaines du printemps et de l'été 1621, quand encore tous les espoirs étaient mis, illumine son cachot. Un bruit de tambours, d'acclamations de villes en fête le dressent sur sa couche. Il entonne un psau-

CAPITAINE BLASIUS

Toute la salle éclate de rire. Maître Jenatsch, debout sur un escabeau de la chambre basse de l'auberge « Zum Wilden Mann », à Bâle, chante une chanson satirique de sa composition. Le colonel uranais de Beroldingen, déjà fameux pour son passage plus que rapide de l'Oberalp, s'y voit arrangé de la belle manière :

*Beroldingen vaut qu'on l'honore,
Il trait la vache et charge le cheval...*

La fin du couplet se perd dans le tumulte.
— Ecoutez, vous autres ! tonne Gallus Rieder.

*Beroldingen, homme d'honneur,
Veut dans la fuite un premier rang :
« Qu'on m'enlève ces lourdes bottes ! »
Rugit-il sur son cheval blanc.*

A nouveau, les rires fusent. Une voix raille :
— Il aura compris, le beau colonel, le valet de Sa Sainteté !
Tous applaudissent.

Blasius Alexander, soucieux, songe à la Valteline fermée à l'Evangile, à son Eglise dispersée. Tandis que son compagnon de combat, d'une voix sonore, célèbre la victoire, des plans s'échafaudent dans son esprit. Tant que la liberté pour la Parole de Dieu ne sera pas rétablie sur tout le territoire des Liges, il ne posera pas les armes...

Après une strophe vigoureuse, suivie de nouveaux quolibets, Georges Jenatsch a repris de plus belle :

*Les jésuites, les capucins
Ont disparu comme tziganes...
Nul ne traîne sur les chemins
De grande peur qu'on les étrille !*

*Que voilà donc superbe armée
De lièvres joliment lardés
Par nos piques...*

— Encore qu'on a eu pitié de leur pelage délicat et de longues oreilles pendantes! ricane Charles de Hohenbalken

*... chassés comme des chiens
Par monts et vaux, à travers neiges:
Sûr que jamais nul ne revient
De ce lamentable cortège,
De peur qu'à lièvres tant agiles
On passe au nez... la boucle...*

Georges regagne sa place. Blasius l'accueille, une tape franche sur l'épaule.

— Il n'est que toi pour tourner ainsi la chanson. Tu tiens ta plume comme l'épée, ta parole est agile et ferme comme ton poing. Mais...

— Je sais. Tu penses à Traona, à la tâche qui nous reste. Mais tu que je l'oublie?

La salle s'est calmée. Autour des quatre héros de la grande lutte d'indépendance — les « Quatre Tell », comme on s'est mis à les appeler — des bourgeois influents, des étudiants, quelques pasteurs. Survient l'hôte:

— Avant de vous mettre à table, messieurs, vous me faites l'honneur bien l'honneur d'inscrire vos noms dans mon livre.

— Certes, dit Blasius. Les villes évangéliques sont nos sœurs, généreuses, aimantes. Sans elles, où en serions-nous?

Georges lui présente le livre:

— Commence; c'est toi l'ainé! En âge, en sagesse, en savoir.

— Et en quoi encore! Cherches-tu le compliment?

Il s'est assis, saisit la plume, en essaie la pointe.

*Omnia ab uno et nos ab illo
arte et marte¹*

— ... Par la science et par la guerre, répète Jenatsch d'un ton pénétré, tandis que Blasius signe; bien dit!

— Dieu et toi me sont témoins que si j'ai tiré l'épée c'est par toi que j'y fus contraint. Je reste l'homme de la Parole de Dieu, Georges.

— Et moi celui d'un seul destin: nos ligues, libres dans nos alliances et dans leur foi! Mon titre: combattant au lieu d'écuyer d'ardent combat!

¹ Tout par un seul et nous par lui
Par la science et la vaillance.

A son tour il s'est installé, et son écriture ferme, décidée, régulière, mais sans monotonie, s'étend maintenant sur la page, rapide, d'un seul jet passionné.

Pro Christo et patria adversus belluam Romanam

— Au diable votre latin! grogne Gallus Rieder penché au-dessus de son compagnon. Si j'y comprends quelque chose! Passe-moi la plume, que j'écrive comme un chrétien, en bon allemand!

— *Pour Christ et la patrie contre la brute romaine*: ça ne te dit rien? Si tu t'étais enfui de Valteline comme moi, réplique Jenatsch, une meute de chiens assoiffés de sang à tes trousses, tu comprendrais, même en latin!

Le prédicant chassé de son église a parlé d'une voix sourde, douloureuse soudain. Il revoit les cimes neigeuses encadrant le Muretto, col où mugissent les vents et courent les nuages. Sa farouche décision de combattre Rome de toute son indomptable jeunesse le saisit à nouveau.

Gallus Rieder s'est mis à écrire. Lentement.

L'acte et sa récompense

Tout vient de Dieu et doit en Dieu trouver son espérance.

Les autres, silencieux, font cercle. Ils suivent la main calligraphiant ce que dicte la foi. Leur âme vibre d'une intense émotion. Au-delà des combats de la terre, une porte s'ouvre sur la lumière, un homme, le Christ, se dresse et leur fait signe, bras étendus. Pour lui leur parole a monté, courageuse, fervente. Pour lui leur épée s'est levée contre l'ennemi. Ils iront jusqu'au bout.

* * *

Les villes évangéliques ont reçu les « Quatre Tell » en triomphateurs. Elles consentent à prêter quelque argent aux Trois Liges. Elles prennent pitié de la grande misère des prédicants privés de leurs paroisses et de leurs revenus.

Les « Quatre » rentrent, lourds d'acclamations. Sont-ils trop confiants? Des murmures parcourent le pays. Ils ne cherchent que leur avantage, dit-on. On les paie.

En Autriche, les négociations s'étirent comme un jour sans pain, sans fin. La Valteline n'est pas rendue. Ni le sort du val Müstair réglé. Alors, le parti de la guerre l'emporte. Ce que le bon vouloir des puissances refuse, on l'arrachera par les armes.

A une faible majorité, les communes se prononcent pour l'expédition contre le comté de Bormio.

Préparatifs. La vallée du Rhin hésite. Dans plusieurs villages on ose élever la voix contre la conquête. A Imst près d'Innsbruck les ambassadeurs grisons sont en pourparlers. Peut-on se mettre en campagne avant qu'ils soient rentrés?

Les « Grands Cœurs » et leurs émules ne l'entendent pas de cette oreille. Le Comté de Bormio n'appartient pas à l'Autriche. Une révolte l'a arraché aux Trois Liges. Il s'agit de le reprendre.

On partira donc. On contraindra les récalcitrants de la vallée à la guerre. La manière forte est le seul langage qu'ils comprennent.

Ainsi pense Georges Jenatsch. A la tête de cent cinquante volontaires, il remonte le Rhin antérieur, fait justice, à Flims, de l'audacieux Joseph de Capaul, chef des opposants, puis marche sur Ilanz.

Tous se soumettent. Les troupes se rassemblent. Bientôt, sur les routes, vers l'Engadine, les longues files de fantassins serpentent. Mais quel spectacle! Tête baissée, front soucieux, ils s'avancent sans entrain, sans enthousiasme. Sont-ce là des conquérants? Encore moins des croisés. La violence n'insuffle pas la foi, la terreur le courage.

Est-ce la faute des chefs? On n'emporte ni vivres pour plusieurs jours, ni matériel de siège, ni la moindre artillerie. On part cent mille, assez pour conquérir la Valteline entière, si la prévoyance et le cœur y étaient. Mais on part comme au hasard, sans chef, et les Blasius Alexander sont héros perdus dans la masse inopiniée.

A Bormio, l'ennemi, fort de huit cents soldats, se retire dans la forteresse. Les habitants de la ville s'enfuient dans les montagnes avec leurs provisions. Les Grisons, sans possibilités de ravitaillement sur place, se contentent d'escarmouches, plus meurtrières pour eux que pour les Espagnols. Déjà ils ont perdu plusieurs hommes. Déjà, pour obliger le château à se rendre, ils ne savent que décider. L'artillerie les harcèle. Le peu de provisions emportées par la population s'épuise. Que faire? Soudain, un coup de canon met le feu à une étable. En un instant, la bourgade flambe. Un brave un sauve-qui-peut général. Hartmann de Planta, en discussion avec les capitaines, sort pour éviter la fuite désordonnée. Les cavaliers ennemis l'entourent et le mettent hors de combat. La retraite commence. Vingt-cinq Grisons ont donné leur vie pour rien.

« Pour rien ? Hélas, songe Blasius, ce n'avait justement pas été pour rien ! » Dans cette malheureuse campagne, l'Autriche-Espagne salue le prétexte pour entrer en guerre. Les Grisons sont à peine dans leurs foyers que sur toutes les frontières les troupes se mettent en mouvement. Des milliers d'hommes déferlent dans les vallées, incendiant, pillant, massacrant femmes et enfants. Les capucins de la Contre-Réforme les suivent...

Dans les yeux du prisonnier d'Innsbruck, ouverts sur cette interminable nuit de Pâques 1622, les scènes terribles de l'invasion se fixent, sinistres, noires, sur un fond mouvant de villages qui brûlent.

Ils sont d'abord venus du Montafon. Ils ont rusé, menti, pour endormir la vigilance des gens de Klosters. Ils leur ont envoyé des paysans, au col de Schlappin, leur offrir un chargement de sel en échange d'un bœuf, et les tranquilliser au sujet des mouvements de troupes destinées, ont-ils dit, à la Bohême. Ainsi les Grisons se sont-ils laissés duper. Ils n'ont laissé qu'un poste de garde au col et sont rentrés chez eux.

Alors les Impériaux montent. En pleine nuit, ils occupent le passage, dévalent vers la vallée (tandis que quelques fuyards vont donner l'alarme), boutent le feu à Klosters, pillent, emmènent le bétail et tout ce qu'ils peuvent emporter. Dans les environs, un branle-bas furieux s'éveille. De Serneus, de Saas, de Küblis en aval, de Davos en amont, les puissants gaillards du Prätigau surgissent. La terreur saisit l'ennemi. La bataille qui suit n'est qu'un carnage. Les Davosiens font merveille. Quand Georges Jenatsch se retire, couvert de sang, deux cents cadavres autrichiens jonchent le sol.

Lui, Blasius, dans de non moins sanglants combats, n'a pas eu cette chance.

En Basse-Engadine, par le val S-charl, huit mille Impériaux, sous les ordres du brutal Baldiron, se lancent à l'attaque de l'Inn. Le peuple résiste. Le capitaine Violand, le pasteur Jacob-Antoine Vulpius et lui, Blasius, lui communiquent force et courage. Mais comment, seul, résisterait-il à une telle armée ? C'est tout le pays qui doit se lever !

De brefs messages sont écrits. Des courriers sautent sur leurs chevaux.

Schuls, en toute hâte, cinq heures du soir, le 26 octobre 1621. Chers et fidèles Confédérés. Jusqu'à présent, le Dieu Tout-Puissant a retenu l'ennemi, qui s'était avancé très haut au-dessus de l'Inn. A Martina, nos gens ont également repoussé l'adversaire avec courage. Mais maintenant, ce qui

nous manque, c'est votre aide, car l'ennemi a descendu ses grosses pièces de Tarasp et nous bombarde sans répit. C'est pourquoi nous vous prions de vous en tenir à nos pactes et d'accourir à notre aide, mais immédiatement sans délai aucun, Dieu demeurant avec nous. Vos Confédérés et frères en Christ, les gens de la Basse-Engadine et en leur nom Jacob-Antoine Vian, pasteur à F'tan. Venez, venez, venez.

Hélas! les fidèles Confédérés n'apparaissent pas. Le Prättigau est attaqué. Le comté de Chiavenna et le Bregaglia sont attaqués. Les autres régions du pays ont peur, font la sourde oreille, n'entendent pas. Seuls quelques-uns se dérangent, mais trop tard.

Jusqu'au 29 octobre, le peuple, héroïque, tient bon. L'après-midi, un traître conduit les Autrichiens, par un chemin détourné, à un gué facile. L'ennemi jette un pont sur l'Inn. Au même temps, à Martina, à la frontière, il est enfin parvenu à rompre la défense désespérée des Engadinois. C'est la débâcle, la fuite dans la montagne, ou la mort.

Beaucoup choisissent la mort. Dans le cimetière de Scuol, sur le roc dominant la rivière, autour de la vaste église, hommes, femmes et enfants, tout en combattant, se sont retirés. Un instant ils se barricadent, les hommes protégeant leurs familles, puis ils combattent l'ennemi commun, le fléau de l'oppression, de la justice, de la violence, car ils veulent vivre et mourir libres, leur personne et dans leur foi. Mais ils ne peuvent tenir longtemps. Submergés par le nombre, un à un ils tombent, jusqu'au dernier.

Les îlots de résistance cèdent. Comme des nuées de vautours les Autrichiens s'abattent sur les villages, forcent les maisons, pillent, brûlent, violentent, et s'en vont, poussant le bétail devant eux et ne laissant que détresse, fumée et cendre.

LES NEIGES DU PANIX

Une bourrasque s'engouffre dans la cellule du prisonnier. Pourtant, n'est-ce pas avril qui s'insinue à travers les barreaux léger de chants d'oiseaux, en même temps que l'aube ? Blasius Alexander, tout à son souvenir, n'entend rien de cette douce musique. Pour lui, le vent hurlant d'hiver gémit dans la montagne. Encore une fois, dans sa mémoire, les derniers pas de sa liberté perdue résonnent...

Comme Jacob-Antoine Vulpius, le vaillant pasteur de F'tan, comme Gallus Rieder et Georges Jenatsch, ses compagnons de victoire, comme Rodolphe et Ulysse de Salis ou les Guler, de Davos, comme tous les prédicants et patriotes notoires — interminable cortège de mille cinq cents fugitifs en route pour Saint-Gall, Zurich, ou Berne — Blasius Alexander, noire silhouette de cavalier sur fond de brume qu'éclaire de temps à autre une forêt de mélèzes dorés, s'enfuit devant les Impériaux.

A Davos, il retrouve Georges Jenatsch et quelques-uns de leurs amis. Que faire ? Par la Flüela, les hordes de Baldiron s'approchent. Dans le Prätigau, Brion de Gallenkirch revient à la charge. Au sud-ouest, le duc de Feria remonte le Bregaglia. Une seule issue : l'Oberland, la vallée du Rhin.

— La population sera contre nous, objecte Jenatsch.

— Des paysans mal aguerris !

— Fanatisés, Blasius. Par leurs prêtres...

— Ils ne bougeront pas. Ils ne songent qu'à rester chez eux. On l'a bien vu lors de notre campagne contre le glorieux Beroldingen !

— Mais les cols glaronnais ? Tu ne vas pas, dit Bonaventure Tuotsch, nous conduire en plein pays papiste d'Uri !

— Le facile Oberalp ne me tente pas plus que les portes trop bien gardées de Maienfeld. C'est au Panix que je pense. Il doit être à peu près libre de neige.

— Maienfeld ! a murmuré Jenatsch, se souvenant d'une arrestation qui faillit mal tourner...

— Blasius a raison, tranche Jacob-Antoine Vulpius. Mieux vaut affronter les colères de la nature que celles des hommes.

Longtemps, le grondement des eaux qui jouent, rebondissent, martèlent, se précipitent de roc en roc au fond des gorges Landwasser et de l'Albula, de nuit plus sonores, accompagnent quatre prédicants. Lorsque, dans l'aube hésitante, la ruine taine de Campi, à l'entrée du Domleschg, surgit des hêtres et que verdoient faiblement, au loin, les prairies du Heinzen, leurs têtes, au rythme des montures, roulent de sommeil sur les épaules. Il est grand temps de s'arrêter.

A Sils, pendant quelques heures, les plus dangereuses d'une grange les accueille; puis ils traversent le Domleschg et mettent à longer le Rhin antérieur.

La tombée de la nuit les surprend à Valendas. Une demi-heure plus tard, les murailles d'Ilanz, dans la plaine, profilent le contour d'une houette hérissée de pignons. Prudemment, aux quatre coins, qui s'avancent, une cinquième, puis deux autres encore, se joignent. A Castrisch, chez Lucius Gabriel, fils du fameux Stéphan, exilé à Zurich, ils ont trouvé Pierre-Joder Casutt et Gallus Rieder, tous trois prêts à partir. Ensemble, ils tenteront leur chance.

Hélas! le village de Rueun à peine dépassé, au début d'une descente...

— Tu entends, Gallus?

— Le tocsin : on nous a vus!

— Frères! on va se mettre à notre poursuite: sauve qui peut!

Un « Spagnolanti », en effet, a donné l'alarme. Déjà quelques maisons, de vagues lueurs vacillent aux fenêtres.

Dans leur fuite, les sept, dont pas un ne connaît exactement le chemin, se trouvent bientôt séparés. Gabriel, Casutt, Vetter, les plus rapides, s'enfoncent dans la montagne et disparaissent vers leur salut. Bonaventure Tuotsch, soudain seul, s'égare, dans un précipice, et se fracasse sur les rochers. Quant à Rieder et à Georges Jenatsch, fidèles à un Blasius Alex, fatigué et chevauchant toujours alors que ses compagnons abandonné leur monture pour aller plus vite, ils s'emploient à pousser au maximum la bête sur le sentier, car il leur semble que de temps à autre le heurt d'un fort soulier contre une pierre vole d'en bas jusqu'à eux.

— Ils ne sont plus très loin!

— A ce rythme-là, dans une demi-heure, ils se jetteront sur nous.

— Quand nous verrons qu'ils nous serrent de trop près nous arrêtons pour reprendre haleine et nous mettre en posture, puis nous nous précipitons sur eux les trois ensemble. Je donnerai le signal.

Gallus Rieder et Blasius acquiescent. Une heure encore, la poursuite continue; puis le combat s'engage. A trois reprises entourés, à trois reprises les trois héros dispersent l'ennemi. Leur fureur sauvage défie toute approche.

— Le Diable les emporte! grogne un des paysans, battant en retraite.

— Regarde le ciel! De cet adversaire-là, ils n'auront pas facilement raison!

Le jour blafard, qui vient de paraître, semble à nouveau s'incliner vers la nuit. Là-haut, un rideau gris s'avance; des écharpes blanches s'enroulent autour des monts...

— Au nom de l'Eternel, je les taille en pièces! a clamé Georges Jenatsch, reprenant son souffle.

— Dieu des armées, donne la victoire à ton peuple! psalmodie Gallus Rieder.

Blasius, pâle d'épuisement, ne répond pas.

Lentement, péniblement, penchés contre la pente et la face bientôt criblée de grésil, ils se remettent en marche vers le sommet du col.

Quand ils y parviennent, à bout de forces mais non de courage, la rafale faillit les renverser. Longtemps — une heure ou toute la matinée, ils ne savent plus — ils persévèrent du côté glaronnais. La neige, de plus en plus épaisse, les cingle, les aveugle, les étouffe. Chancelants, hagards, ils regardent de tous côtés: nul abri. A peine, sur le haut alpage, quelques vallonnements pour conjurer les coups de boutoir du vent. Alors, n'en pouvant plus, la voix qui commande « en avant » enfin muette, ils se laissent aller au sol. Sera-ce donc pour mourir qu'ils ont atteint la terre d'asile? Ils n'ont même plus leur manteau, abandonné dans la fuite...

Ainsi passe la fin du jour. Ainsi s'écoule la nuit du 1^{er} au 2 novembre. Au matin, les membres gelés, nul ne songe à continuer le voyage. Ils n'ont rien mangé, pas de provisions, rien pour se protéger du froid, des mains humides et glacées qui se plaquent sur leurs corps endoloris tandis que rage la tempête. Au ciel nulle éclaircie: rien que brouillard, grisaille désespérante et fracas de l'ouragan. Le temps semble arrêter sa ronde, attendre, implacablement immobile, comme s'il allait à jamais demeurer sur cet instant couleur de suie qui se répète indéfiniment, interminablement, et semble toujours le même...

Pour Blasius, le plus faible des trois, les épreuves accumulées de la marche, des combats, du froid et de la faim ont été trop rudes. Au milieu du jour, des paroles sans suite s'échappent de ses lèvres.

— Magdalena! murmure-t-il, la voix suppliante, Magda es-tu là?... Peux-tu m'entendre?... Je veux te dire... Non: quitte pas!...

Ses compagnons se dressent.

— Que dit-il?

— Il délire, les yeux ouverts, brillants.

— Magdalena!

— Il appelle sa femme.

— Magdalena!... Je veux te dire... Ne désespère pas: courageuse, pour notre enfant... Vis pour notre enfant, pour moi... en souvenir de moi...

— C'est comme s'il était déjà de l'autre côté!

— Blasius! Blasius! appelle Georges Jenatsch.

— Il a fermé les yeux. Il dort.

Tout le jour ainsi se traîne, puis encore la nuit du 2 au 3 novembre. Blasius, entre ses deux frères d'armes, geint doucement de temps en temps s'agite. Mais eux ne parlent plus: l'espoir est quitté. Ils ne reverront plus les visages aimés de leurs proches, ne fouleront le sol chéri de leurs vallées. Seule la mort les attend, grimaçante, tel l'exécuteur des hautes œuvres de l'enfer, se pince gigantesque entre les mains, et ils se figurent la voir à quiconque pas, quand par moments le brouillard se déchire et que se dévoilent alors une rangée cruelle de dents pointues... Mais encore un jour, tout change.

— Blasius! crie Jenatsch au matin du 3 novembre, soulevé par un sursaut de tout son être. Le soleil!

L'astre vient de percer la nue. Dans le ciel, un bouillonnement joyeux s'éclaire. Un coin d'azur scintille. Là-haut, le vent lève la balaie, et l'ouate grisâtre, puis éclatante, s'effiloche.

— Nous sommes sauvés, Blasius; sauvés!

— Cet enfer de glace ne sera pas notre tombeau.

— Sauvés, dites-vous! — c'est Blasius qui parle, et sa voix faible contraste douloureusement avec les deux autres — nous ne pouvons plus bouger.

— Le soleil te libérera, te réchauffera. Regarde: nous sommes sur terre glaronnaise. Les montagnes, une à une, paraissent. Le salut n'est pas loin.

— Encore quelques instants de chaleur, dit Gallus R., et en se dégageant peu à peu, et nos membres reprendront vie: nous pourrons partir.

— Partir? Non, mes amis; je ne pourrai pas partir! Je n'ai pas la force. Vous irez seuls.

— T'abandonner?

— Vous sauverez vos vies, précieuses pour le pays.

Blasius les presse, trouve l'énergie qu'il faut pour les convaincre.

— Nous périrons avec toi, répondent-ils.

Blasius insiste. Ils gagneront le premier village, enverront en toute hâte une colonne de secours.

— Nous ne pouvons te laisser. Nous ne voulons pas nous sauver sans toi. Plutôt mourir ensemble!

— Non, mes frères, vous les fidèles envers et contre tous. Mon destin s'écrit dans le livre de vie. Dieu lui-même en dessine chaque lettre...

Enfonçant jusqu'aux hanches, les deux hommes enfin s'éloignent. Lentement, croyant défaillir à chaque pas tant ils se sentent faibles, ils progressent dans la haute neige vers leur salut. Blasius, la bénédiction dans la bouche, les suit des yeux un instant, les voit se retourner plusieurs fois vers lui, hésitants, comme s'ils voulaient revenir, puis, tandis que leurs silhouettes décroissent, sombre à nouveau dans l'inconscience. « Sera-t-il temps encore pour le ramener à la vie? » se demandent-ils. La chance semble leur sourire.

Deux ou trois heures plus tard, en effet, Blasius Alexander, du sein de sa somnolence, sent obscurément la présence d'un homme. Un Glaronnais rencontré par Jenatsch et Rieder se penche maintenant sur lui et tente de le ranimer.

— Dans la cuisine bien chaude d'une ferme, murmure-t-il...

Brusquement, le voici qui se redresse. Il écoute, inquiet; regarde de tous côtés.

Dans la direction du col, des hommes armés surgissent. Les paysans de Rueun n'ont pas digéré leur défaite. Ils reviennent, une bonne vingtaine. Ils veulent savoir ce que sont devenus, dans la tempête, les trois fugitifs. La frontière ne les arrête pas. Les protestations du Glaronnais, quand ils s'emparent de Blasius et de son cheval, pas davantage. Ce n'est pas sous le toit hospitalier de ses frères du pays de Glaris que l'infortuné prêdicant reprendra vie, mais à Disentis, entre les mains de ses ennemis jurés, les catholiques de la Ligue grise.

Une page se tourne. Il n'aura plus le tourment, désormais, de diriger lui-même ses pas. D'autres en décideront. Et il lui faudra apprendre, alors même que tout mouvement cesse dans son existence, à marcher sur le seul chemin.

FACE A L'ACCUSATEUR

Le colonel Aloys Baldiron, dont les hordes cruelles peu à peu submergent les vallées rhétiques, suivies d'une légion de pères capucins, a réclamé le prisonnier dès qu'il a eu vent de sa capture. Par deux fois, il a écrit à la Ligue grise à ce sujet. On a discuté, négocié la livraison du précieux gibier que constitue Blasius Alexander, puis on s'est mis d'accord à la satisfaction de chacun. Tandis qu'un joyeux repas a rassemblé au nom de l'Autriche les paysans de Rueun et de Panix, de l'argent bien sonnante, « pour les frais », a passé aux mains des chefs de l'Oberland. L'âme de feu du prédicant, tous ses ennemis le savent, est capable d'allumer dans le peuple un brasier contre l'oppresseur. Il faut donc qu'elle s'éteigne.

Un beau matin, les dragons du duc Léopold se présentent à Disentis. Blasius leur est remis, douloureux encore dans toute sa personne et comme brisé. Le détachement descend le cours du Rhin, méandres rapides ou bras multiples et paresseux, traverse Coire et Malans, côtoyant maint marécage, et parvient bientôt en vue de Maienfeld, pour l'heure résidence de Baldiron. Devant le pas mesuré des chevaux émergeant des vignes multicolores, la silhouette altière du château se profile et grandit dans la blonde clarté des brumes automnales.

— Enfin, soupire le prédicant à bout de force!

Soudain, au détour du chemin, aussi hautain que ces tours qui défient, à l'horizon, tout allant et tout venant, un homme de guerre se dresse devant lui. Les dragons se figent. C'est le général autrichien en personne, Baldiron, le bourreau de sa patrie! Un cavalier l'accompagne, tout de noir vêtu, visage sinistre qu'un rictus haineux balafre. Le regard du prisonnier bondit.

— Rodolphe Planta, murmure-t-il, Rodolphe le traître!

Un rire diabolique lui répond:

— Vaincu, Blasius Alexander! Ecrasé par le poids de tes crimes!

Un instant, Blasius se recueille dans la communion de son Dieu. Il a besoin de toute sa force.

— De mes péchés, dit-il, Dieu m'est témoin que je me repens.

— Crois-tu que ton repentir suffise?

— Non, mais la grâce de Dieu.

— Le meurtre, multiplié par tant de fois que ton bras levé, c'est lourd. Le sang de tes victimes, le sang de mort de Pompée, que tu as assassiné, ne tourmente-t-il pas ton âme en prêchant? Tu dis que tu te repens: prouve-le.

Le chevalier se fait doucereusement ironique:

— Accepte, par exemple, la foi catholique. Entre dans le sein de l'Eglise, toute miséricorde pour les criminels qui font pénitence.

Le faible Blasius se dresse:

— Jamais!

— Pour sauver ta vie.

— Plutôt mourir.

— Tu gagnerais sur les deux tableaux: en même temps tu sauverais ton âme.

— Mon âme est en paix. Mes péchés, qui sont très effrayants, je le sais, Dieu me les a remis.

— Mais ta vie! Songe à ta précieuse vie!

— Ma vie est en vos mains, et nous sommes tous en ce monde. Dieu. Il vous jugera comme il me juge, vous qui avez livré l'âme à l'ennemi.

— Voilà un discours bien hardi, dans la bouche d'un prisonnier, intervient Baldiron.

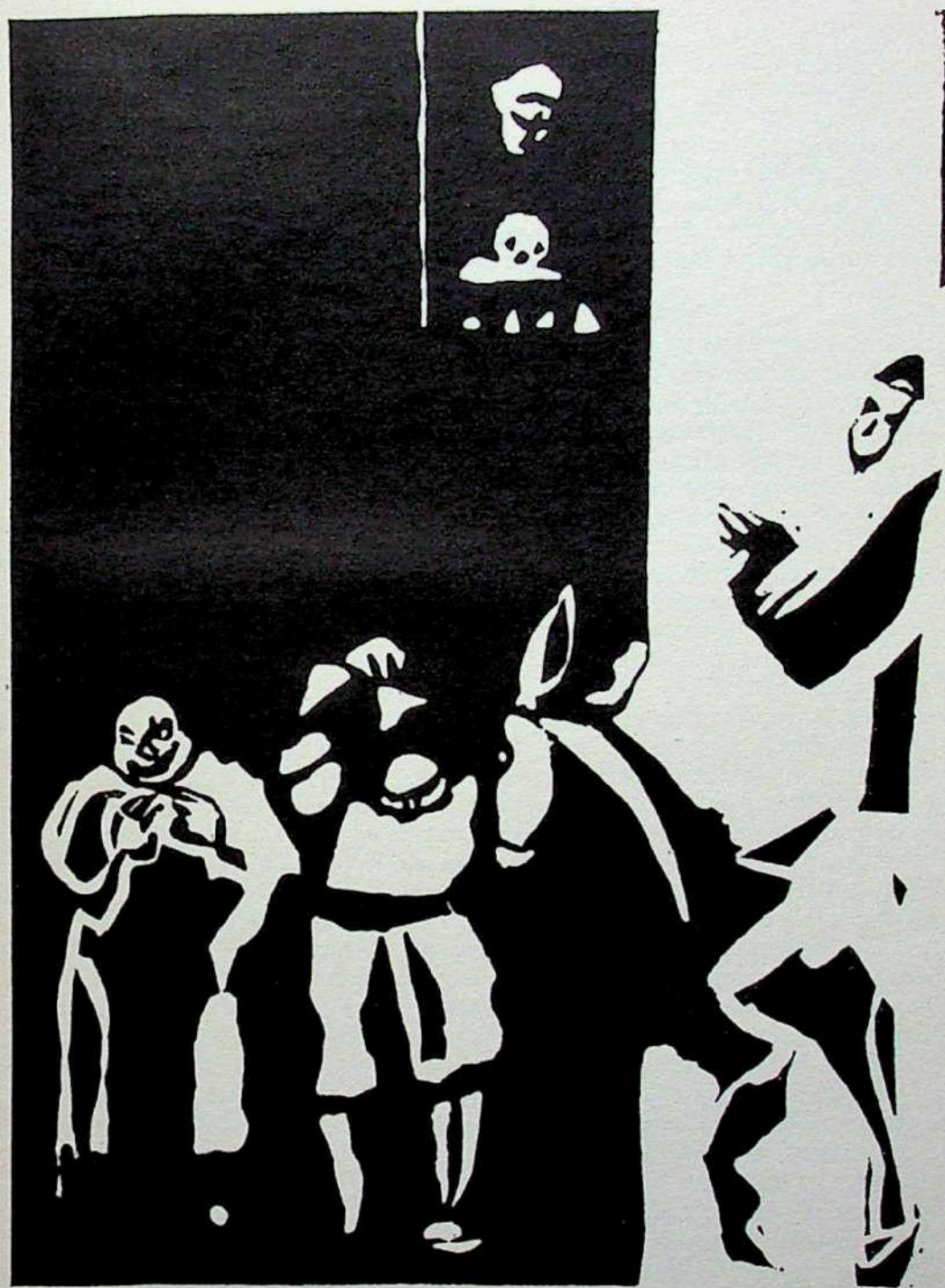
— Ma cause est juste. Vous, colonel, vous servez votre pays. Moi, je sers la République et mon Roi, Jésus-Christ. Mais vous êtes des pareils — et son doigt se tend vers Rodolphe Planta, qui brille sur lui des yeux ardents de haine — il trahit l'une et l'autre, vend sa patrie et sa religion. Quand une branche est pourrie, colonel, on la coupe. C'est ce que nous avons fait, mes frères d'armes et moi. C'est ce que je ferais aujourd'hui — et avec quelle satisfaction! — si c'était à recommencer. Oui, pour châtier, pour punir plus exemplaire encore, les mauvais citoyens tels que vous, Rodolphe Planta!

— J'étais juge dans ma juridiction. L'autorité m'en avait conféré le droit et la fonction. Dans mon château de Wartenberg, à Zernez, les coupables comparaissaient devant moi. Aujourd'hui, ma parole, en présence de maître Blasius Alexander, fais figure d'accusé! Il ne lui manque qu'un trône.

— Seuls les vendus à l'étranger prononcent ce mot.

Un éclair sillonne le regard du chevalier. Il a grand-peine à maîtriser.

— Il voudrait que je me mette en colère, raille-t-il. Qu'il m'envoie tout de suite dans son paradis. Je ne lui accorderai rien.



cette satisfaction. Je préfère, pour quelques temps encore, lui la jouissance de l'enfer d'ici-bas. Peut-être changera-t-il d'

— Je ne changerai pas. Sur le chemin de souffrance que me réservez, la foule des martyrs de tous les temps s'avance des premiers siècles et ceux de la Saint-Barthélemy, ceux des arènes de Rome et ceux de la Valteline, dont le sang fu encore réclame de vous justice, Rodolphe Planta ! Leur Dieu est mon Dieu, me soutiendra. Il me donnera de les suivre sans défaillance.

— Il ne te fera pas l'honneur qu'il réserve à ses saints. Ne te berce pas de cette illusion. Tu les suivras, bientôt, mais comme un vulgaire criminel que tu es.

A voix basse, il s'entretient avec le capitaine de l'escorte. Il s'en réfère à Baldiron. Un dragon, au galop, se détache de la troupe en direction du château. Bientôt, sous les rires des soldats, il ramène un âne et y fait asseoir Blasius. C'est dans cet air de dérision qu'on le promène à grand bruit par la ville. Les coups de piques fusent sur son passage. Des commères, au vacarme du coq, paraissent aux fenêtres. Quelques pommes volent...

Blasius Alexander, déchiré dans son corps meurtri par les écarts de sa monture, qu'un dragon de temps à autre taquine à la pointe de son sabre, trouve assez de sang-froid et de force pour s'adresser à la foule, se justifier devant elle et l'exhorter à la patience. A sa parole, à son appel vibrant d'amour pour la Patrie, la Rhétie des pères, plus d'un visage cesse de rire. Sur quelque âme la pitié, voire l'approbation, se lisent. Toutefois, pas une voix ne s'élève en sa faveur. Les puissants du jour sont trop proches, les patriotes trop démunis. L'âne avance à pas menus, cahin-caha, s'arrêtant, trépignant, poussé de-ci de-là par les soldats, par la cohue qui s'épaissit. Et la rumeur monte, murmure de plus en plus dense où se fondent toutes les rancunes, toutes les misères du peuple cherchant un coupable sur qui déverser sa haine, et soudain les moqueries jaillissent, flèches meurtrières.

Le prédicant s'est tu. La clameur des injustes a couvert sa voix. Qu'il se retire donc, drapé dans son bon droit, dans la solitude du devoir accompli !

Hélas ! Blasius Alexander, face à l'incompréhension de ses compatriotes, ne trouve nul réconfort à faire le compte de ses vertus, pas plus qu'à se dire que l'arrestation de ceux qui auraient parti pour lui rendrait service à l'ennemi bien plus qu'à la cause de la liberté. Au fond de son âme, avec la tristesse, le rongeur du doute renaît. Derrière la stature accusatrice de Rodolphe Planta, l'éternel Accusateur des hommes se dresse :

tieux autant que cruel, il fouaille de sa mémoire infailible le passé vengeur, ressuscite les ombres du tribunal de Thusis, le visage tordu de douleur de l'archiprêtre, Pompée Planta criant merci... Alors Blasius ne sait plus. La vision de ses péchés ouvre à ses pieds un gouffre où rugissent les flammes de l'enfer. Dans son action violente de justicier, il a cru discerner la voix d'En-Haut, mais c'était celle du Diable qui l'induisait en tentation. Il s'est lancé dans la bataille au nom du Christ tout en se servant des armes défendues de l'adversaire: *Tu ne tueras point*, a dit le Seigneur. *Celui qui tire l'épée périra par l'épée...*

Longtemps, dans le cachot de Maienfeld, il se débat contre ses fantômes, ayant perdu toute confiance et comme abandonné de Dieu, le corps brûlé par la souffrance et la solitude de son âme plus étanche que les digues les plus sûres et les murailles les plus sourdes... Jusqu'à ce que remonte, dans son cœur misérable et pantelant, à nu sous le jugement de Dieu, la certitude attestée par la Parole éternelle: *J'efface tes fautes comme un nuage...*

CHEMIN SANS RETOUR

Blasius Alexander ne reste pas à Maienfeld : proie si précieuse doit être bien gardée. Au matin, un nouveau cortège se forme ; des fantassins montés l'entourent ; lui ira à pied.

La troupe s'ébranle. Péniblement, il fait un pas, puis un autre, les lèvres serrées pour ne pas crier. Un soldat le pousse en avant. L'allure des chevaux commande : qu'importe si chaque mouvement de ses pieds gelés devient souffrance insupportable ! Il faut tenir le rythme, avancer, et il marchera, montera vers le col du Luziensteig, la taille courbée dans une crispation douloureuse et sourd aux cris haineux de la foule ; car un ramassis de mauvais drôles suit l'escouade et s'amuse à ses dépens.

Toutefois, sous les frondaisons majestueuses des chênes, les apostrophes des vauriens s'espacent. Sentent-ils, dans la beauté de ces arbres centenaires, comme un reproche muet ? Ou est-ce l'attitude indifférente du prisonnier qui leur en impose ?

— Regardez comme il a fière allure, s'exclame l'un d'eux. Avec un tel capitaine, qui ne serait sûr de la victoire ! Ma parole, il boîte des deux pieds !

Une voix rauque coupe le flot des ricanements :

— Tu fais le prédicant toi aussi ! Laisse où elles sont les paroles de l'Écriture !

Un froid tombe au milieu du groupe. Quelques rires encore, quelques invectives, puis la bande se disloque. Quand la troupe sort de la forêt, non loin de la vieille église du Luziensteig en sentinelle sur la prairie, seuls les sabots des chevaux et, de temps à autre, la remarque brève d'un soldat rythment la pensée du prisonnier. Là-haut, sur le sommet du Falknis, la neige rutilante au-dessus de vertigineuses parois. Un silence solennel descend des monts, pénètre les âmes.

Au col, frontière de la République, Blasius encore une fois salue son pays. Il prend congé, le cœur serré, et le Rheintal sourit, pentes mollement inclinées au pied de montagnes immenses. Il quitte sa terre, entouré de soldats, sans un ami pour partager sa peine et, tandis qu'il regarde d'un dernier regard sa patrie, il lui semble entendre :

— Contemple, Blasius Alexander, contemple ces sommets, ces

forêts, cette vallée où coule le Rhin : car qui sait si tu les reverras, portes qui vont se refermer sur toi point volontiers ne se rouvrent.

Le Luziensteig franchi, tout le poids de son destin s'abat sur ses épaules. La somme des fatigues, des souffrances, des vexations ; le terrible face à face avec Rodolphe Planta, au milieu d'une foule hostile ; et pour finir le déchirant adieu du pays, le reflet de ce qui brûle au plus profond de son être ; tout cela, l'avenir, le calvaire qu'il doit encore gravir, l'écrasent. La descente vers la plaine du Rhin n'est pas achevée qu'il tombe.

L'escorte, quelque pitié dans les yeux, attend qu'il se relève. Blasius Alexander, se traînant sur les genoux, emploie ses dernières énergies à dresser son corps décharné, et si léger déjà, à se relever, jambes tremblantes. A peine la troupe s'ébranle-t-elle qu'il s'arrête, titubant. Un cheval alors l'effleure : dans un gémissement sourd, il tombe comme une masse entre les sabots.

Cette fois, les soldats ont beau mettre pied à terre et le soutenir à deux pour tenter de lui faire reprendre sa marche. Il ne peut plus debout. Au long des deux jours et des deux nuits d'attente dans la tempête, sur le Panix, les neiges lui sont entrées dans les yeux.

Un cavalier le prend en croupe. Bientôt, la colline raide du château de Gutenberg se découvre. Là, un barbier pointu, malhabile l'examine et décide de lui amputer sept orteils. Quelques jours, puis le détachement reprend la route...

* * *

Quand, l'hiver venu, le prisonnier voit surgir de la large vallée de l'Inn les hauts clochers d'Innsbruck, un soupir d'angoisse soulève la poitrine. Que trouvera-t-il derrière ces murailles qui grandissent à l'horizon ? Aura-t-il la force, acceptant toutes les tortures pour l'amour de Dieu, de garder la foi ? Et ses compagnons envoyés en ambassade auprès de l'Union protestante lors de l'expédition malheureuse des Confédérés en Valteline, Jean et Gaspard Alexius, capturés dans la ville badoise de Breisach sur le Rhin, que sont-ils devenus depuis un an qu'ils croupissent dans les cachots de l'archiduc ? Va-t-il les revoir, pareils à ce qu'ils furent toujours, fermes dans la Vérité ? L'Inn, que dès Landerer entend chanter, lui parle déjà si haut de l'Engadine, de ses sources, ses eaux, entre forêts vert sombre et claires prairies, jettes dans les méandres de lumière ! Reconnaîtra-t-il sur le visage de ses compagnons les traits intacts de cette patrie aimée, fraîcheur de mélèze en printemps, instant de joie tombé du ciel ? Déjà le grondement de la rivière s'amplifie, la porte de la ville grandit, le pont-leve

vers lui ses poutres énormes. Déjà les pas des chevaux font sonner le bois et claquent sur le pavé tandis qu'une voûte sonore s'arrondit au-dessus de sa tête. Déjà le bruit de la cité l'entoure de voix, de cris, de roulements de chars. Les passants s'arrêtent et le considèrent. Par les battants entrouverts de l'église paroissiale, les modulations d'une messe l'accueillent, diluées dans la rumeur des ruelles pour se fondre à la vie, accompagner la foule à ses affaires. Dieu l'a conduit jusqu'ici, dans la citadelle de l'ennemi où, diaboliquement, erreur et vérité se mêlent.

A l'angle de la façade monumentale de l'édifice, poursuivi par le chant des kyrie, il aperçoit la masse puissante du palais ducal de la Hofburg. Vision fugitive, car l'escouade se dirige à l'opposé: une tour carrée de l'enceinte, énorme, avec des pans crénelés et noirs obscurcissant le ciel.

C'est là, dans la Tour aux Herbes, qu'il va pénétrer; là qu'il va vivre et peut-être retrouver ses frères, ou finir ses jours dans la douleur; là, tout près de l'Inn sa rivière, résumé pour lui de tout ce qui est vrai, bon et beau — la patrie, c'est cela — entre l'Inn, louange au Créateur, et l'église qui va chercher à le happer dans son ombre dorée et vibrante de musique; entre l'Inn qui gronde sourdement, témoin de la majesté de Dieu comme de la splendeur de son Engadine natale, et la Hofburg incarnant, de son architecture pesante, le désir des Habsbourg d'écraser le peuple des Trois Ligues; entre les oppresseurs et l'Inn, dont son cœur pressent la victoire: car pas plus l'Eglise essayant d'arracher son abjuration que l'Autriche usant de sa brutalité pour soumettre les vallées rhétiques ne parviendront à leurs fins.

Là, oui; abandonné pour des mois à la symphonie des eaux roulant les sables de ses montagnes jusqu'aux confins de l'Europe et mesurant son attente et sa solitude, trop souvent dans la demi-obscurité du doute ou les ténèbres du désespoir: car il sait que la délivrance ne peut venir que d'un revirement complet de la fortune des armes...

Lentement, devant eux, la porte bardée de fer tourne sur ses gonds. Blasius Alexander, remis à la garde par l'officier, disparaît dans l'ombre béante. Le lourd battant se referme. Les soldats s'en retournent vers leurs quartiers.

Un homme s'est effacé de la lumière des chemins du monde. La tour aux murs noircis regarde, hermétique, sombre.

* * *

— Blasius, mon frère!

— Gaspard! Jean! Et vous, capitaine Ruinelli!

Quelle joie, dans la monotonie d'une existence de prison, cette fraternité du cœur et de la foi ! Quand bien même l'air toujours s'y mêle.

— Ah Blasius ! s'exclame douloureusement Jean, songeant à la vieille Rhétie. Toi aussi ! Tous les meilleurs arrivent à notre terre !

— Dieu la passe au crible, Jean. Les patriotes l'ont voulu pour éviter notre sort. Elle n'a plus de pilote que l'occident détesté. Mais vous connaissez comme moi Jenatsch, les Gupt, Vulpius : indomptables ! Bientôt, avec l'aide de la France, Venise, des Confédérés évangéliques, ils reviendront. Alors le trichien s'en ira.

— Il y a si longtemps que nous pourrissions entre ces

— Confiance. La libération poindra. Même si nous ne pouvons pas la voir nous-mêmes. Mais vous la verrez.

Un instant, les quatre hommes, les yeux baissés, vivent d'avance cet espoir. Mais pourquoi Blasius n'a-t-il pas dit « non » ? Pourquoi cette différence entre lui et eux ?...

— Toujours le même, Blasius, s'émerveille le capitaine. Sa chair fond autour de tes os, tes orbites se creusent sous une pression cruelle, mais ta voix s'élève et affirme sa foi.

Blasius plonge ses regards dans l'ombre de la voûte, touchant la lumière intérieure :

— Comment pourrais-je autrement ? Depuis que Jésus-Christ est mort pour établir en nous sa victoire éternelle, il n'y a plus de défaite pour celui qui croit.

— Dieu t'a envoyé nous le rappeler, murmure Jean. Mais combien déjà ils ont dû te faire souffrir, pour que ton

— Laisse. Ne fais pas trembler en moi la certitude que le Seigneur a mise...

L'œil du prédicant s'assombrit. Voit-il par avance tout ce chemin ? La merveille de se retrouver, la joie du salut qui conquiert chaque jour s'effacent-elles devant la croix ? Le combattant opiniâtre, lui l'incorruptible qu'il faut fléchir, se vertir, et pour cela briser, ne va-t-on pas — comme à Malte — on a tenté de l'avilir en l'offrant en spectacle — s'appliquer tous les moyens de la torture à triompher de sa résistance et de sa foi ?

— Qu'importe la souffrance, a-t-il encore chuchoté, c'est pour lui-même, et le visage noyé dans les ténèbres, puisqu'il est le Sauveur pour moi prie dans les douleurs infernales de sa

L'aube du lendemain de Pâques 1622 s'est maintenant levée. Dans cette revue fiévreuse de son passé, cent fois recommencée, le prisonnier s'est libéré de ses fantômes. Le présent peut reprendre vie, les oiseaux chanter le printemps, la clef du gardien — aujourd'hui — parler brève promenade dans la cour, en compagnie de ses amis...

Quand il les aperçoit, les oiseaux paraissent redoubler leurs trilles. Un rayonnement singulier se répand sur le visage des trois hommes. Ils ont un secret, débordent d'une connaissance que lui n'a pas.

— Une grande nouvelle, dit Alexius à voix basse. Incroyable et merveilleuse.

— Le peuple du Prätigau s'est soulevé, enchaîne le capitaine.

— Le Prätigau?

Un souffle de résurrection traverse l'âme de Blasius. Sous son front, le printemps, cette fois, éclate. Tous les bourgeons explosent. Quant aux oiseaux, ils délirent.

— C'est qu'ils en avaient assez d'être obligés d'aller à la messe et d'écouter les sermons des capucins. Il y a huit jours, hommes et femmes se sont soulevés contre leurs oppresseurs et ont massacré ou chassé les Autrichiens. Toute la vallée serait libre.

— Comment sais-tu?

— Ma cellule, tu ne l'ignores pas, est la plus proche du chemin de ronde. Or, hier matin, peu avant l'aube, une voix inconnue m'a réveillé: « Espérez, espérez, répétait-elle; l'heure de votre délivrance approche... »

— Nous aurions des amis dans la ville?

— Plus tard, dans la matinée, j'ai surpris une conversation des sentinelles. La nouvelle, apparemment, court les rues!

— N'est-ce pas plutôt une épreuve qu'on nous prépare: faire mousser l'espoir pour qu'ensuite le découragement pèse d'autant plus lourd? Regarde le factionnaire: l'ironie de son demi-sourire.

Un soupir répond:

— Ah Blasius! revoir nos vallées!

— Mon village, Sent...

— Maisons claires sur les prés!

Blasius, bouche entrouverte, retient la parole prête à lui échapper. Des flammes vacillent dans ses yeux humides.

— Pour les maisons, finit-il par dire, vous ne retrouverez pas grand chose de beau. L'incendie, aux jours sinistres d'octobre...

— Qu'importe, Blasius! Le regard des montagnes, immuable et pur!...

La nouvelle se confirme. Le dimanche des Rameaux, le a levé l'étendard de la révolte. Armé de gourdins hérissés de clous — car l'occupant s'est emparé de ses armes — il tombe sur lui avec la soudaineté de la foudre. Une colère énorme gronde dans la vallée. C'est une avalanche, c'est un torrent en crue, c'est une inondation. Chacun se sent des forces de héros. A Schiers, les fous se battent comme des lions.

Bientôt, Küblis et Seewis, Malans, Fideris et Grusch respectivement purgés enfin de l'ennemi et des soutanes brunes des capucins, les prédicants reviennent. Les émigrés, Georges Jenatsch en tête, paraissent et se joignent aux insurgés. On rase Castels, le chef des baillis, regard d'aigle sur son rocher. A nouveau, la Parole de Dieu retentit dans les temples. Qu'il fait bon, sous l'azur retentir chanter les délivrances du Seigneur!

Un vent de confiance souffle parmi les bannières de la République. L'armée de libération, sous le commandement de Rodolphe de Salis, s'augmente chaque jour de nouveaux soldats. Devant Feldkirch, à Fläsch, les Autrichiens accourus de Feldkirch laissent trois cents morts. Elle s'empare de Maienfeld à fin mai, investit Coire le 10 juin. Baldiron défend la ville au milieu de ses troupes décimées. Le 17 juin, il capitule.

L'heure des prisonniers d'Innsbruck ne va-t-elle pas sonner? Baldiron, entre les mains des solides gaillards du Prätigau, informe sans peine son sort. Il n'y a pas si longtemps qu'il leur avait juré fidélité à l'Autriche, à genoux! Pour lui, un seul moyen de conclure un marché, offrir assez aux vainqueurs pour qu'ils accordent avec la vie la liberté, et avec la liberté l'exemption de la vengeance que déjà il médite.

Des pourparlers s'engagent: l'évêque de Coire et le chapitre de la cathédrale s'entremettent. Qu'on libère immédiatement Baldiron, proposent-ils, et les quatre prisonniers d'Innsbruck seront relâchés. Quatre pour un! L'offre est tentante. On acquiesce. On néglige même de s'assurer des otages jusqu'à l'arrivée du capitaine Ruinelli et des trois prédicants. On a confiance. Pourquoi se méfierait-on? Evêque et chapitre se sont portés garants de l'application formelle du traité. Imagine-t-on un évêque qui se parjure?

Blasius Alexander et ses compagnons, confinés dans la supplication de plus en plus instante, ont perçu de leurs murs terriblement étanches quelques échos des combats de leurs frères. Un matin, alors qu'ils se retrouvent, Gaspard Alexius se présente vers Blasius:

— Pourquoi pas toi? Pourquoi nous et pas toi?

Par-devant une compagnie en armes, on a rassemblé les trois captifs en présence du chef de la prison et du gouverneur de la ville. Un héraut solennel a lu à haute et claire voix, entre des battements de tambours solidement rythmés :

— Attendu que le colonel Aloys de Baldiron, commandant des armées de Son Altesse l'archiduc... a promis aux seigneurs des Trois Liges, afin d'obtenir sa liberté, de renvoyer les prisonniers grisons dans leurs foyers, nous proclamons que les prédicants Gaspard Alexius et Jean a Porta, ainsi que le capitaine Ruinelli de Baldenstein sont libres.

Un cri, du milieu d'un tourbillon de joie, a jailli du fond de la poitrine des trois hommes.

— Blasius?... Et Blasius Alexander?

— Pourquoi pas toi ? insiste Alexius.

— Moi ?

On l'informe. Il ne proteste ni ne se révolte. Il se borne à plonger dans les yeux de ses frères son bon regard clair et ferme. Car il le pressentait : quoi qu'il arrive, on ne le laissera pas aller...

* * *

Chacun, maintenant, se prépare à la séparation.

Avec la liberté, le capitaine Ruinelli retrouve toute son audace. Il se présente au chef de la prison pour demander la libération de Blasius.

— Ce ne peut être qu'une erreur!... gronde-t-il, se contenant à grand-peine...

Alexius médite, cherche dans sa connaissance d'érudit. A Porta prie. Quelle est la voie du Seigneur dans le labyrinthe de cette injustice ? Que dit-il par son Esprit ? Tous deux, scrutant l'Écriture et leur propre cœur, se demandent où est l'ordre, où est le devoir. Ne devraient-ils pas faire corps autour de Blasius, refuser la liberté sans lui ?...

Quant à Blasius, lui, profondément rentré en lui-même, il compose en latin, calmement, un poème d'adieu. Son âme s'ouvre au ciel, pleine de la question qui monte de la terre à Dieu comme une gigantesque fumée capable de remplir le monde...

Tandis que plus haut, dans la sérénité qui compte et pèse les actions et les pensées des hommes, dans ce grand livre qu'est la mémoire éternelle de Dieu, d'autres écritures se passent, en lettres de feu, au profit des parjures que sont devenus Baldiron, l'évêque, et les chanoines.

A L'ÉCOUTE D'UNE ÂME D'AIRAIN

Blasius écrit. Les yeux remplis de visions, l'âme de prières.

*Gardez de moi la pure image
D'une douleur qui veut s'offrir...*

Qu'à cette heure, oui, à cette heure où tout l'abandonne des secours humains, il sache regarder haut, se remplir de la réalité qui dépasse sa personne passagère, imparfaite!...

*Christ sera tout mon paysage :
Avec vous je ne puis partir.*

Si souvent il a conduit ses frères à la bataille! Que maintenant donc, maintenant qu'il ne peut ni de son bras ni de sa parole défendre son pays, il les entraîne par son exemple vers la vie!

Non: il ne peut partir vers les champs de carnage et de lumière de la Rhétie opprimée. L'injustice le garde dans ses filets. Dieu le livre aux coups de Satan pour qu'à travers ce combat surhumain sa gloire éclate — car la victoire est en Christ.

Ainsi sonne pour lui l'heure de prendre congé de ses amis. Dans son âme nulle amertume. Seule l'émotion de les quitter, avec la joie de les savoir rendus au soleil de la patrie, et la soumission complète à Dieu qui le conduit d'une main sûre et douce jusque dans ses rigueurs. N'est-ce pas ainsi que les hommes de la Bible ont appris à suivre leur Seigneur?

— Allez en paix, leur dit-il, tandis qu'ils retiennent à grand-peine leurs larmes. Allez relever les murs et réparer les brèches que l'ennemi a creusées, béantes, dans la cité de nos pères. Soyez remplis de confiance en Dieu qui a rompu vos chaînes et qui me gardera. Pour moi, je ne suis qu'attente et certitude désormais de sa miséricorde infinie en Jésus-Christ. Le bonheur et la fidélité soient votre partage!...

Ce discours, entrecoupé de silences, se brise dans un sanglot.

— Blasius! Toi que nos vallées tellement réclament! Oh! sois sûr que nous ne t'oublierons pas! Nous prions, nous supplierons, et le Seigneur, à ton tour...

Mais leurs voix aussi s'éteignent. Une accolade fraternelle mieux que des paroles, exprime encore cette amitié qui les lie dans la foi... Puis Blasius leur tend son poème où son âme se rattache à chaque ligne. Il leur répond par ce texte qui doit à jamais leur rappeler sa personne, son amour, sa pensée. Car si Daniel dans la fosse aux lions, dit-il, les trois jeunes gens dans la fournaise, dans le ventre du grand poisson et Saint-Pierre dans les geôles de Jérusalem furent délivrés, c'est qu'ils avaient appris une chose plus haute:

*Ta volonté, mon Dieu, mon Père,
O joie du ciel sans souvenirs!
Se fasse en moi, me soit prière,
De mon cœur le constant désir...*

Ils ont lu maintenant le fragment que Blasius leur indiquait du doigt. Ils ont compris.

Ils s'en vont vite, après une dernière étreinte.
Et la porte se referme.

* * *

La solitude s'abaisse sur le prisonnier comme un brouillard. Méditer, manger, prier, subir la torture et l'attente, se laisser tenter par l'espoir alors même que les protestations de la République que des Trois Liges à son sujet ont une chance sur mille d'être entendues, voilà son pain dans les jours qui suivent le départ de ses amis. Et tandis qu'une deuxième invasion de son pays se prépare, Baldiron brandissant déjà sa terrible vengeance, il lutte contre l'obscurité contre son corps qui peut le trahir, contre son âme capable de s'oublier, contre son esprit qu'appesantit parfois la lassitude de prier, de persévérer, de croire. Plus que jamais, dans ce combat qui n'a rien des actes de bravoure des champs de bataille, il a besoin d'une puissance extérieure à lui, de l'assistance infinie et sans frontière de l'Esprit saint.

Bientôt, les instruments de torture s'accumulent dans la cellule. Il les devine dans la pénombre, unique mobilier, par les ombres des fantômes et menace constante d'un enfer prêt à s'ouvrir. Il veut le vaincre par la peur vague et prolongée de chaque jour qui vient, grignoter sa résistance pour le préparer à la détermination seule capable de transformer radicalement sa condition: l'abandon. Mais on a beau raffiner et varier les cruautés, le forgeron ne peut manger sur le billot et l'inonder d'angoisse, de sueur, de sang.

âme d'airain ne se rend pas. Elle écoute l'Inn qui murmure, presque au pied de la tour, le message consolateur de la patrie terrestre, riche de tant d'images témoignant d'un autre séjour. Elle se repaît, dans le souvenir vivant des paroles de l'Écriture, des soupirs inexprimables du Consolateur parfait. Et dans l'oubli de soi auquel elle est enfin parvenue, après un si long chemin, elle chante, elle exhorte encore, elle prend soin de ceux qui lui furent confiés.

Car Magdalena est à Zurich, seule avec sa petite Sarah de deux ans. De la ville lointaine, sans cesse, pareille à l'Inn et se mêlant à sa voix pure, une supplication monte vers Blasius. Là-bas, au bord de la Limmat, dans une cité accueillante mais étrangère pour elle, car elle parle italien, son épouse bien-aimée dans son angoisse l'appelle. Comment alors ne pas répondre? Et comment se taire aussi, quand on a des choses éternelles à dire?

Il répondra donc à cette voix qui s'élève au plus profond de son cœur. Il écrira. Sans papier ni parchemin. Patiemment. Sur des lamelles de bois qu'il arrache aux poutres massives du plafond et qu'un ami, un inconnu, copie et fait parvenir à Magdalena.

Comment ce miracle? Comment cette porte soudain ouverte sur le monde?

Un jour qu'il a subi la question et qu'il délire à demi dans sa cellule, le médecin, longtemps, est demeuré à l'écouter. Quand il est revenu:

— Magdalena, c'est votre femme? a-t-il dit. En bien! si vous voulez lui écrire...

* * *

Lentement, lettre après lettre, avec un soin infini pour qu'aucune erreur ne se produise, il commence:

Ma chère Magdalena, Sarah mon enfant, et vous, mes frères et fidèles amis: que la grâce de Jésus-Christ soit avec vous, pour l'éternité.

Comme saint Paul en sa prison, il témoigne de sa foi; en lui, le passager fait place à ce qui ne périt jamais.

Rien, dit-il, citant le grand apôtre, et chaque mot devenant sous son poinçon un message d'amour, ni la souffrance, ni la torture, ni l'angoisse, ni la tribulation, ni la faim, ni la nudité, ni l'épée — toutes ces choses terriblement présentes pour lui! — rien ne pourra me séparer de l'amour de mon Christ... Je suis resté tel que j'étais: fidèle à notre foi; fidèle à mon pays.

Dans des visions d'une netteté miraculeuse, porté par l'amour, il voit Magdalena dans sa solitude. Il lit son angoisse dans ses yeux. Il écoute ses questions pressantes. Alors, dans une lutte contre bouleversante, un cœur à cœur dramatique, ils se parlent comme autrefois, aux jours si courts de leur bonheur, et le monologue devient dialogue :

— Dans quelles ténèbres, Blasius, les heures et les semaines pour toi s'écoulent ?

— *Devant la cruauté de mes bourreaux, grave-t-il sur le visage, Dieu a dressé la barrière de sa grâce.*

Humblement, face à celle qui dans la prière partage sa vie, il confesse :

— *Dieu savait qu'au contact de sa main je me montrerais plus faible qu'aux atteintes de toute autre, et c'est pourquoi il m'a frappé et châtiait même pour que je ne tombe pas au pouvoir de la malice cruelle des hommes. Il m'a soustrait à ce monde pour qu'à l'école de la croix je pleure sur mes péchés... et ressuscite avec Christ à une vie nouvelle.*

— Mais moi, Blasius, interroge Magdalena, que dois-je faire sans toi, seule en cette vie ?

En une simple phrase, image de poète inspiré qui restera gravée dans son esprit, il résume pour elle la marche du chrétien, qu'il l'expérimente chaque jour :

— *Apprends à écrire en lettres d'or la volonté de Dieu dans ton cœur.*

— Oh ! parle encore, supplie-t-elle, parle à ton épouse absente.

— *Avant toutes choses, applique-toi à élever notre enfant dans la crainte du Seigneur... Priez en tout temps afin que nous gardions la foi, qu'ayant achevé notre course en vainqueurs nos chemins s'unissent dans la vie éternelle. Dieu vous garde du mal !*

Son angoisse soudain s'affole :

— Blasius ! tu reviendras, n'est-ce pas ? Tu ne vas pas mourir ainsi, sans m'avoir revue !

Un brouillard entre eux s'étend, leurs visages se voilent, leurs voix s'éloignent et s'assourdissent...

— *Bienheureux sommes-nous, répond Blasius, quand Dieu nous rend dignes de porter en nos corps les blessures de son Fils.*

Déjà les pas du bourreau s'approchent :

— *Je sais, écrit-il dans un tressaillement de joie, je sais que moi vous priez et que le Seigneur vous entendra.*

La clef, maintenant, fouaille dans la serrure. L'heure est venue du combat suprême.

— *Tout ce qui nous arrive, continue-t-il, vient du ciel pour la gloire et le bonheur de nos âmes.*

On l'a condamné à mort. Encore une fois, cependant, on

devant ses pas la porte de la vie. Qu'il abjure sa foi, qu'il entre, là tout près, dans l'église sonore de tant de messes, et des milliers d'aurores se lèveront encore pour lui!

Un instant, dans l'or des autels qui s'élèvent sous la voûte, la tentation rutile à ses yeux comme un espoir. S'il se pouvait que, là aussi, Dieu soit présent et parle! Un gloria puissant monte...

Non. Quand on a goûté la pure Parole de Dieu, toute autre nourriture, fût-elle relevée de tous les épices de la terre, vous paraît fade et même vous est funeste. La vision s'effondre. Il n'y a plus maintenant que ténèbres et silence...

Alors, dans ce dépouillement d'une nuit totale, l'Etoile du matin paraît, Christ. Une voix unique, la sienne, chante pour le monde entier la gloire de Dieu. La certitude triomphe.

Ce que j'ai fait pour les Eglises de Jésus-Christ et pour ma patrie, je l'ai fait sans crainte et avec une pleine conviction. Ce qui m'attend ne m'effraie pas. Christ n'abandonne pas les siens.

Ainsi, sur chaque tablette qu'il livre au copiste fidèle qu'il ne connaîtra jamais, le nom de son Sauveur s'écrit en lettres de lumière. Christ, Christ, Christ: telle est la réalité qui l'habite et le fait vivre. Telle est sa foi, son espérance et son amour.

On le voit bien à l'aube du 23 décembre 1622, quand on le tire de son cachot pour la dernière épreuve. Dans une fermeté qui provoque l'admiration de la population d'Innsbruck, il repousse résolument l'ultime accommodement qu'on lui propose — toujours le même! On lui tranche alors la main droite, celle qui tint l'épée. Le tambour bat. Un éclair d'acier fulgure au ciel. Sa tête roule du billot.

Blasius Alexander, à l'âge de trente-deux ans, vient de prononcer pour son peuple sa dernière prière.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	9
I. Le pasteur de Traona	13
II. Les ombres de Thusis.....	19
III. Une Saint-Barthélemy en Valteline	23
IV. Le nid des « Grands Cœurs »	31
V. Du sang sur les mains	37
VI. Capitaine Blasius	41
VII. Les neiges du Panix	47
VIII. Face à l'accusateur.....	53
IX. Chemin sans retour	59
X. A l'écoute d'une âme d'airain	67

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 19 FÉVRIER 1960
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES POPULAIRES
A GENÈVE

IMPRIMÉ EN SUISSE
PRINTED IN SWITZERLAND

HISTOIRE DE LA RÉFORME RACONTÉE AUX JEUNES

(12 à 16 ans)

Egalement éloigné du manuel d'histoire et du récit fantaisiste, chacun des volumes de cette collection apportera aux jeunes lecteurs, sous une forme vivante, un tableau exact d'une des grandes époques de l'histoire réformée. Il paraîtra un nouveau titre chaque année.

VOLUMES PARUS :

1. A. FINET
Dits et Aventures de François Bouillot
2. A. FINET
Voyages et Combats du Sire d'Esquilas
3. J.-D. SAUVIN
Philibert Hamelin
4. G. Mutzenberg
Le Prisonnier d'Innsbruck

HISTOIRE DE LA RÉFORME RACONTÉE AUX JEUNES

(12 à 16 ans)

Egalement éloigné du manuel d'histoire et du récit fantaisiste, chacun des volumes de cette collection apportera aux jeunes lecteurs, sous une forme vivante, un tableau exact d'une des grandes époques de l'histoire réformée. Il paraîtra un nouveau titre chaque année.

VOLUMES PARUS :

1. A. FINET
Dits et Aventures de François Bouillot
2. A. FINET
Voyages et Combats du Sire d'Esquilas
3. J.-D. SAUVIN
Philibert Hamelin
4. G. Mutzenberg
Le Prisonnier d'Innsbruck